



COP1

LA TOUR DE LA DÉFENSE

Publié avec le concours du Centre National des Lettres

CHRISTIAN BOURGOIS EDITEUR
8, rue Garancière, Paris-6^e

*Intérieur d'un appartement
dans le quartier de la Défense.
Bates vitrées, cuisine, portes de la salle de bains,
du dressing-room et du palier.*

Décor :

ACTE PREMIER
(JEAN ET LUC)

JEAN. — J'aurais dû me suicider à dix-sept ans. A présent il est trop tard.

LUC. — Pourquoi à dix-sept ans ?

JEAN. — Parce qu'à dix-sept ans j'avais un revolver que m'avait donné mon père.

LUC. — Il y a bien d'autres moyens de se suicider. Tu peux toujours essayer l'overdose.

JEAN. — Ah, non, pour moi le suicide c'est le revolver ou rien du tout.

LUC. — Pourquoi au revolver ?

JEAN. — Parce que j'ai eu un revolver à dix-sept ans. Et que je n'ai plus dix-sept ans.

LUC. — Mais enfin, quelle importance !

JEAN. — Aucune, je parlais pour parler.

LUC. — Alors tais-toi.

JEAN. — Pourquoi ?

Luc. — Alors parle tout seul.

JEAN. — Puisque tu es là.

Luc. — Oh, mais je ne suis pas ton oreille.

JEAN. — Tu veux dire que tu n'es pas un cul pour mon sperme.

Luc. — Est-ce que tu vas t'arrêter ? Parler de sperme, franchement... Tu te crois dans un salon mondain, enfin ?

JEAN. — Et toi, dans une loge de concierge ?

Luc. — Je vais faire un tour aux Tuileries.

JEAN. — Tu ne veux pas qu'on aille dîner au Sept ?

Luc. — Non.

JEAN. — Ah, moi, aux Tuileries je n'y vais pas. Il fait trop froid, tu te rends compte ?

Luc. — Je ne t'ai pas demandé de venir avec moi, que je sache.

JEAN. — Si tu ne rentres pas, appelle-moi pour me dire où tu es.

Luc. — Peut-être que tu te seras suicidé avant. Où est ma canadienne ?

JEAN. — Elle est au pressing.

Luc. — Je prends ton imper !

JEAN. — Alors il faut que tu rentres, ce soir, j'en aurai besoin demain, je vais déjeuner chez ma mère.

Luc. — Tant pis, je sors comme ça !

JEAN. — Tu vas attraper encore un rhume.

Luc. — Tu n'es pas là pour me soigner ?

JEAN. — Ça c'est stupide. C'est vraiment stupide.

Luc. — Mais qu'est-ce que tu as ce soir ? Tu m'as supplié de rester avec toi quand j'avais un réveillon très drôle chez le petit Loïc ! Et tu n'as pas arrêté de m'insulter de la soirée !

JEAN. — Ça fait neuf mois que nous ne faisons pas l'amour.

Luc. — Tu peux me passer cinquante francs ?

JEAN. — Ça fait neuf mois que nous ne faisons pas l'amour.

Luc. — Jean, arrête ! Que veux-tu que j'y fasse ?

JEAN. — Aujourd'hui ça fait neuf mois que nous ne faisons pas l'amour.

Luc. — Ne sois pas ridicule, je t'en prie ! Qu'est-ce qu'on fête ? La naissance de l'enfant que nous aurions eu si nous étions un couple d'hétérosexuels ? (*On somme.*) Qui est-ce que ça peut être ? Ouf, Daphnée !

DAPHNÉE, entre. — Je vous dérange ? Ne me regardez pas comme ça, vous me faites peur. J'ai pris de l'acide. J'ai froid. J'ai perdu le numéro de téléphone de mon réveillon.

Luc. — Bon, à demain, je prends ton pardessus !

Il le fait.

JEAN. — Attends, Luc. Je suis navré. J'ai été très bête.

Luc. — Ça va, n'en parlons plus.

Le téléphone sonne. Jean roule une cigarette.

DAPHNÉE. — C'est pour moi. Allô, mon chéri ? Tu viens ? (*A Jean et à Luc :*) C'est un Arabe divin que j'ai dragué aux Puces. (*Au téléphone :*) Il y a à boire.

Carrefour de la Défense, treizième étage. Il faut prendre l'ascenseur du côté impair. Le treize c'est impair. Il y a deux portes, tu sonnes à n'importe laquelle. Prends un taxi, on te le paiera. A tout de suite, mon fou !

LUC. — Tu le recevras chez toi ! Va-t'en !

DAPHNÉE. — Oh, là ! Vous l'emmerdez !

Elle sort.

LUC. — C'est pas parce qu'elle habite sur le même palier qu'elle va continuer à nous emmerder à longueur de journée ! Il ne faut plus la laisser rentrer !

JEAN. — Oh, arrête ! Elle ou toi, c'est pareil ! Comme si tu ne te tapais pas tous les Arabes qui te passent par la tête !

LUC. — Celui-ci, je te le laisse. Donne-moi cinquante francs, je m'en vais aux Tuileries.

JEAN. — C'est gratuit les Tuileries.

LUC. — J'aurai peut-être à payer une chambre au Crystal.

JEAN. — Ramène-le ici.

LUC. — Non, merci, pour que Daphnée me le pique !

JEAN. — Mon portefeuille doit être dans mon pardessus, attends que je finisse de rouler la cigarette.

LUC. — Tiens, j'ai pris deux billets de cent.

JEAN. — Prends-en plus si tu veux, hier je suis passé à ma banque.

LUC. — Non, deux cents me suffisent. Pour que je me les fasse voler ?

JEAN. — Tiens, tu l'allumes ? Ce pakistanais est meilleur que l'herbe colombienne.

LUC. — Tiens, roule-m'en une autre pour l'emmener aux Tuileries.

DAPHNÉE, *entre*. — Pourquoi est-ce que vous me chassez comme ça ? Vous êtes hystériques ou quoi ?

LUC. — Oh, arrête, Daphnée !

DAPHNÉE, *va au divan*. — Pédale misogynne, va !

LUC. — Bon, moi je m'en vais.

JEAN. — Attends, je viens avec toi. Tu me déposeras rue Sainte-Anne.

DAPHNÉE. — Et vous allez me laisser seule avec un Arabe ?

LUC. — Oui, mais chez toi !

DAPHNÉE. — Non, je reste.

JEAN. — Ben, qu'elle reste, il n'y a rien à voler.

LUC. — Tu es fou ?

DAPHNÉE. — Je ne veux plus le voir, l'Arabe. Laissez-moi ici. Je resterai dans mon trip d'acide toute seule.

JEAN. — On ne peut pas la laisser seule.

LUC. — Ah, je ne veux pas aller aux Tuileries avec elle, tu l'emmènes au Sept !

JEAN. — Ah, non, la dernière fois elle a fait un scandale, on ne la laisse plus entrer !

LUC. — Tant pis, qu'elle reste chez elle ! (*On somme.*) Oh, merde, il ne manquait plus que ça !

MICHELINÉ, *travesti, avec une caisse de Felix Potin.*

— Ah, mes chéries, quelle histoire, attendez que je vous raconte ! Smack ! Smack ! Je vous ai invité un Arabe sublime comme cadeau du nouvel an. Ahmed, rentre !

Ahmed entre.

ДАРННЭ. — Mais c'est mon Arabe ! Ahmed, mon chéri, comment as-tu fait pour trouver ?

AHMED. — J'ai trouvé cette dame dans l'ascenseur.

ДАРННЭ. — Il est à moi, cet Arabe. Voleuse !

JEAN. — Calme-toi, Daphnée ! Elle a pris de l'acide.

ДАРННЭ. — Ici on ne veut pas de moi ! Viens, Ahmed, on va dans ma piana.

MICHELINE. — Ah, le pauvre garçon !

AHMED. — Mais pourquoi qu'on ne reste pas ici ?

ДАРННЭ. — Tu aimes les folles, toi, Ahmed ?

AHMED. — Ici, c'est sympa.

ДАРННЭ. — Pedale, va !

Elle va sur le bras du divan.

MICHELINE. — J'ai apporté un gigot de mouton ! Tu as du persil ?

JEAN. — Tu as pris assez de vin ?

MICHELINE. — Vous n'avez rien du tout à boire ?

JEAN. — Un reste de whisky.

MICHELINE. — Ahmed, tu veux un scotch ?

AHMED, *dans le fauteuil.* — Je veux bien, oui. Un baby.

LUC. — Hé bien, moi je pars aux Tuileries.

MICHELINE. — Tu ne vas pas partir aux Tuileries, c'est le réveillon !

LUC. — Tu ne te trouves pas un peu ridicule, comnasse de travelo ?

MICHELINE. — Mais qu'est-ce qui lui arrive ?

JEAN. — Rien, rien, laisse tomber.

MICHELINE. — Tout le monde ne peut pas se permettre d'avoir le style gigolo, il faut être trapu, même si on a une petite bite !

LUC. — Je crois que vous allez tous sortir d'ici et assez vite !

ДАРННЭ. — Viens, Ahmed, on va dans ma piana pendant qu'ils se calment !

LUC. — Reprends la caisse de Félix Potin et allez tous chez Daphnée !

ДАРННЭ. — Ah non, je ne veux pas de vaisselle, j'ai horreur de ça. Pourquoi qu'elle ne va pas chez elle ? Elle a un appartement de dix pièces ! Qu'est-ce qu'elle a à être tout le temps fourrée ici ? Elle ne vient que pour nous piquer nos mecs !

JEAN. — Arrête, Daphnée, calme-toi.

MICHELINE. — Vous êtes ignobles. Je m'en vais.

Ramasse ses affaires.

LUC. — N'oublie pas tes oignons !

JEAN. — Oh, mais arrêtez, je vous en prie. On a à dîner, restons dîner !

MICHELINE. — Non, je m'en vais !

Elle ramasse la bouffe, elle pleure.

JEAN. — Oh, arrête, Micheline, n'en fais pas une crise !

MICHELINE. — Saloperie de vache, ne me touche pas ! Toi le premier, espèce de styliste !

LUC. — Eh bien, si tu n'as pas fini de ramasser ton dîner, je vais t'aider !

MICHELLE. — Mais qu'est-ce qui lui arrive ?

LUC. — Remets tout ça dans ta caisse de Félix Potin et va réveiller chez les clochards !

JEAN. — Luc, arrête. Luc, je t'en prie, arrête !

LUC. — Ça ne fait rien, je m'en fous, à demain !

Il met le pardessus.

JEAN. — Tu ne veux pas rester deux minutes ?

Luc sort en claquant la porte.

DAPHNÉE. — Attends que je vienne avec toi ! Luc ! Attends !

Elle sort.

JEAN, *remet de l'ordre dans les affaires. A Michelle.*
— Ne le prends pas comme ça, ma chérie, ça a commencé depuis ce matin. Epluche-moi deux têtes d'ail.

MICHELLE. — Je finis mon roman, là.

JEAN. — Mais ça dure combien de pages ?

MICHELLE. — Une éternité ! Je ne trouve pas la fin !

JEAN. — Fais-la se suicider au dernier chapitre.

MICHELLE. — Oh, non, elle est plutôt le style popote. Je crois qu'elle revient avec son mari. Tiens, l'a tête d'ail !... Ahmed, tu as du feu ?

AHMED, *assis toujours.* — Oui, tiens !

MICHELLE. — Mon chéri, il ne faut pas écouter ces folles. C'est des hystériques. Qu'est-ce que tu es monté, dis donc. Viens sur le Chesterfield.

AHMED. — Plus tard.

JEAN. — Où est l'ail ?

MICHELLE, *elle ouvre la braguette d'Ahmed.* — Sur l'étagère.

JEAN. — Où ?

MICHELLE. — Sur l'étagère.

JEAN. — Mais tu ne m'as coupé qu'une tête !

DAPHNÉE, *entre.* — Luc est blessé.

JEAN, *laisse tomber une casserole.* — Où est-il ?

DAPHNÉE, *s'appuie contre le mur.* — Sur le palier.

JEAN. — Luc !

Jean et Michelle sortent. Daphnée se précipite sur Ahmed.

DAPHNÉE. — Protège-moi, s'il te plaît, protège-moi ?

Michelle et Jean entrent, soutenant Luc, qui saigne du front.

DAPHNÉE. — Il s'est cogné la tête contre la porte de l'ascenseur !

LUC. — Ce n'est rien. Lâchez-moi ! Foulez-moi la paix !

JEAN. — Mais que s'est-il passé ?

DAPHNÉE. — Il a voulu se jeter dans la cage de l'ascenseur ! Il est fou !

LUC. — Je vais prendre une douche.

Rentre dans la salle de bains.

JEAN. — Luc !

Rentre dans la salle de bains.

LUC. — Laisse-moi seul !

Il chasse Jean, ferme la porte.

DAPHNÉE. — Oh mon Dieu, et moi qui suis en acide !

LUC, *sort de la salle de bains en slip et chemise.* — Est-ce que tu as une serviette propre, Jean ?

JEAN. — Tiens.

LUC. — Merci.

Il rentre dans la salle de bains, laissant la porte ouverte. Il se douche, on le voit par la vapeur, pendant qu'il chante, ou siffle, cependant. Jean et Micheline vont à la cuisine.

DAPHNÉE. — Ils sont tous fous ! Je ne veux plus rester ici ! Viens, Ahmed, on va dans un autre réveillon.

AHMED. — Où ?

DAPHNÉE. — Aux Halles.

MICHELINE. — Chez qui ?

DAPHNÉE. — Qu'est-ce que ça peut te foutre ? Tu n'as pas invitée ! Viens, Ahmed.

MICHELINE. — Tu as mis le gigot au four ?

JEAN. — Oui, mais seulement c'est une merde, ce four. On ne peut pas le régler.

DAPHNÉE. — Viens, Ahmed.

AHMED. — Attends qu'on mange le gigot.

MICHELINE. — T'as pas un ouvre-boîte qui marche ? Faut faire cuire les haricots.

JEAN. — Mais si, tiens.

16

VOIX DE LUC. — Tu n'as pas une serviette propre ? Celle-ci est trempée !

JEAN. — Oui, attends !

VOIX DE LUC. — Et une autre pour les cheveux !

JEAN, *entre dans la salle de bains.* — Arrête, Luc ! Mais qu'est-ce qui te prend ? C'est stupide, enfin !

Jean entre.

MICHELINE. — Ton ouvre-boîte est une merde !

DAPHNÉE. — Ta religion ne t'interdit pas de manger le mouton ?

Daphnée reste avec Ahmed.

JEAN. — Donne !

L'ouvre-boîte.

MICHELINE. — Mon Dieu, j'ai oublié la glace dans le frigidaire !

JEAN. — C'est malin !

MICHELINE. — Ahmed, tu ne veux pas sauter dans un taxi et aller chercher la glace dans mon frigidaire ?

AHMED. — C'est où ?

MICHELINE. — Boulevard Saint-Germain.

AHMED. — Et il n'y a pas de fromage ?

MICHELINE. — Du fromage, c'est pas une glace.

AHMED. — Mais on mangera du fromage.

JEAN. — Il a raison, il mettrait des heures à traverser Paris. Tu te rends compte, un trente et un décembre ?

MICHELINE. — Tu n'as rien chez toi comme dessert, Daphnée ?

17

DAPHNÉE. — Rien.

MICHELLE. — Même pas un fruit, un yaourt ?

DAPHNÉE. — Je n'ai que des olives et des chips.

JEAN. — Aïe, merde, je me suis coupé !

MICHELLE. — Décidément !

JEAN, *entre dans la salle de bains.* — Luc, je me suis coupé !

VOIX DE LUC. — Fous-moi la paix ! Je ne peux pas rester deux minutes seul sous la douche ?

Il le chasse à coups de serviette mouillée et rentre dans la salle de bains claquant la porte.

JEAN. — Mais il est fou !

MICHELLE. — Viens, mon chéri, mets ton doigt sous l'évier !

DAPHNÉE. — Ahmed, viens dans ma piaule, mon chéri, viens dans ma piaule. Viens dans ma piaule. Viens dans ma piaule. Ahmed !... Tu m'écoutes ?

AHMED. — Tout à l'heure.

MICHELLE. — Les haricots pleins de sang, c'est malin !

JEAN. — Ça ne fait rien, on va mélanger le sang à la sauce !

LUC, *entre avec une serviette autour des reins, mouillé, un tricoténil sur le front, qu'il enlèvera plus tard.* — Je n'ai pas tenté de me suicider. J'ai ouvert la porte de l'ascenseur par erreur entre deux étages. Je suis navré, Daphnée, j'étais un peu saoul. Tiens, ton tricoténil.

JEAN. — Merci.

LUC. — Qu'est-ce qu'on prépare de bon ?

JEAN. — Un gigot de mouton.

LUC. — Mais vous êtes complètement folles, il ne fallait pas le mettre au maximum.

JEAN. — Mais voilà, je n'ai pas réussi à le régler.

LUC. — Vous ne savez rien faire. Tu l'as truffé d'ail ?

JEAN. — Oui, deux têtes.

LUC. — Deux têtes ? Sortez ça du four, il faut enlever l'ail !

MICHELLE. — Ah, non, tu es fou ? C'est bien, l'ail !

LUC. — C'est des cannibales. Tiens, il n'y a plus de whisky ?

DAPHNÉE. — Il y en a chez moi. Viens, Ahmed, on va chercher le whisky.

LUC. — Ah, mais il y a du bon vin !

MICHELLE. — Je t'ai piqué dans la cave de ma mère.

LUC. — Daphnée et Ahmed, mettez la table !

DAPHNÉE. — Je ne suis pas venue là pour travailler. Je suis sous acide, je ne peux rien faire.

AHMED. — Moi je peux mettre la table.

LUC, *à Ahmed.* — Tiens, voilà les couverts, voilà les assiettes, voilà les verres, tu ouvriras deux bouteilles de vin pendant que je m'habille.

MICHELLE. — Comment ça se fait que tu n'aies pas de persil ?

VOIX DE LUC, *dans le placard.* — Où est la djellaba que tu m'as achetée à Agadir ?

JEAN. — Sous la pile de draps ! Je n'ai pas de persil je n'ai pas de persil, que veux-tu que j'y fasse ?

MICHELLE. — Et si on mettrait du laurier ? C'est bon, le laurier.

JEAN. — Oui, voilà, mets du laurier, c'est très bon. Attends, laisse-moi ce couteau, Ahmed.

LUC, *entre avec un revolver à la main, mu.* — Qu'est-ce que c'est que ça ?

JEAN. — C'est un revolver. J'avais oublié de te dire que je l'avais caché dans la pile de draps.

LUC. — Un revolver ? On ne cache pas un revolver sous une pile de draps !

JEAN. — Où veux-tu qu'on le cache ? Un revolver ne se laisse pas traîner n'importe où ?

LUC. — Il est chargé ?

JEAN. — Mais non, il n'est pas chargé ! C'est un revolver que mon père m'a donné pour mes dix-sept ans et que j'ai retrouvé chez ma mère le jour de Noël.

LUC. — Jette ça dans le vide-ordures, s'il te plaît.

JEAN. — Enfin, on ne jette pas un revolver dans le vide-ordures !

LUC. — Débarrasse-toi comme tu veux de ce revolver, mais tout de suite !

AHMED. — Mais non, il est bien, ce revolver. Il ne faut pas le jeter. Faites voir ? C'est un colt, ça, c'est un bon revolver.

JEAN, *prend le revolver.* — Je le garderai. Je ne veux pas m'en débarrasser, je le ramènerai demain chez ma mère ! *(Il le garde dans un tiroir de la commode.)* Voilà ! *(Quand il ferme le tiroir on entend un coup de feu. Tout le monde pousse un cri, sauf Ahmed.)* Oh merde !

LUC. — Ça aurait pu tuer quelqu'un !

Daphnée tombe. On se précipite sur elle, sauf Ahmed.

LUC. — Elle est blessée ?

AHMED. — Mais non, la balle est passée de l'autre côté du meuble. Voilà le trou.

DAPHNÉE. — Vous vous êtes tous comploté pour me faire peur !

LUC. — Ça ne serait pas plutôt toi ?

DAPHNÉE. — Vous le savez que je suis sous acide ! Je veux ma petite fille ! Où est ma petite fille ?

MICHELLE. — Son mari lui a repris Katia ?

LUC. — Il la lui a volée il y a une semaine. Elle était sous acide, elle ne s'en est aperçue qu'hier.

DAPHNÉE. — Je croyais que je l'avais oubliée ici ! Je ne réussis pas à avoir mon avocat, il est aux sports d'hiver.

JEAN. — Son mari est reparti chez ses parents, à New York, avec Katia. Tu vois l'affaire !

DAPHNÉE. — Je croyais qu'il était chez sa mère à Fontainebleau, mais il paraît qu'il est reparti pour New York. Si j'en étais sûre, je partirais tout de suite pour New York, mais je veux parler d'abord avec mon avocat !

LUC. — Mais qu'est-ce qui peut lui arriver, à Katia ? Ils ne vont pas la laisser mourir de faim ni de froid, tu vas bien la récupérer un de ces jours !... Tiens, coupe le saucisson, Ahmed.

AHMED. — Je le mets où ?

LUC. — Dans un plat. Où veux-tu le mettre ?

DAPHNÉE. — Salaud ! C'est de ta faute si je suis devenue ce que je suis !

LUC. — Mais qu'est-ce qu'elle est devenue ? C'est insensé ! Ce n'est pas parce qu'on a pris de l'acide qu'on a le droit d'insulter les gens chez eux ! Fous le camp chez toi, s'il te plaît !

JEAN. — Luc, je t'en prie, arrête, laisse-la, elle va se calmer !

MICHELLE. — Calme-toi, ma chérie.

AHMED, *il a coupé le saucisson avec des mouvements de hache.* — Ça va comme ça, le saucisson ? J'ai peut-être coupé en rondelles trop grosses ?

LUC. — Ça va. Tiens, Ahmed, aide-moi à sortir le gigot du four. Tiens-moi la porte. Ne te brûle pas ! Mais il est brûlé, ce gigot !

JEAN. — Oh, merde, j'ai complètement oublié !

MICHELLE, *qui tient Daphnée.* — Elle est tombée dans les pommes ! Vite une serviette humide !

LUC. — Mais occupe-toi d'elle, enfin ! Aïe, merde, je me suis brûlé les doigts !

JEAN. — Ça c'est du beau Tu as fait tomber le gigot par terre !

LUC. — Attends qu'on récupère la sauce avec une cuillère. Où sont les cuillères ?

JEAN. — Ahmed, va chercher une cuillère sur la table.

MICHELLE. — Une serviette humide !

LUC. — Qu'est-ce qui lui arrive ?

MICHELLE. — Vite, une serviette humide !

JEAN. — Tiens !

MICHELLE. — Elle a pris trop d'acide. Etendons-la sur le divan.

LUC. — Non, mais quel cirque !

MICHELLE. — Tu as du lait ? Il faut la faire boire du lait ! C'est le meilleur antidote contre l'acide.

JEAN. — Elle doit avoir du lait chez elle. Ahmed, va chercher du lait dans le frigidaire de Daphnée, c'est ouvert.

Ahmed sort.

MICHELLE. — Merde, elle va mal.

LUC. — Mais qu'est-ce qu'elle a ?

DAPHNÉE. — Je vous vois tous comme des monstres.

LUC. — Mais ça va, elle parle ! Merde, le gigot ! *(Il va ramasser le gigot.)* Vite ! une fourchette ! Ou est la grande fourchette ?

JEAN. — Tiens.

LUC. — Il va falloir le laver, il est couvert de saletés.

JEAN. — Mais non, c'est répugnant.

MICHELLE. — Vite, une bassine, elle va vomir !

LUC. — Ah non !

*Il se précipite avec un récipient.
Daphnée s'évanouit.*

MICHELLE. — De l'eau de Cologne ! Vite !

LUC. — C'est répugnant ! Va-t'en chez toi !

MICHELLE. — Oh, mais laisse-la !

LUC. — Elle t'a vomé dessus !

MICHELLINE. — Elle m'a raté de peu ! (A Jean.) Où est l'eau de Cologne ? Va jeter ça dans les vévés !

JEAN. — C'est répugnant !

Il entre dans la salle de bains, suivi de Michelle.

VOIX DE MICHELLINE. — Tu n'as que du Chanel ? Tu n'as pas une eau de Cologne plus fraîche ?

LUC, à la cuisine. — Merde, le gigot !

VOIX DE JEAN. — Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Je n'ai que du Chanel ! (Il entre.) Ça sent le vomit, ici !

Il ouvre la fenêtre.

DAPHNÉE. — Je m'en vais. Attendez, je m'en vais. Je m'excuse. Je ne vous dérangerai plus. Où est mon sac ?

JEAN. — Ça, si tu veux t'en aller, tu peux t'en aller ! Ton sac est chez toi !... Les haricots qui brûlent ! Michelle, tu as laissé brûler les haricots !

MICHELLINE, entre. — Je ne peux pas tout faire !

AHMED, entre avec un biberon et un flacon d'olives.

— Tiens, c'est tout ce que j'ai trouvé comme lait. Puis il y a un flacon d'olives.

DAPHNÉE. — C'est le biberon de Katia ! Donne-moi ça, Ahmed ! Ne touche pas à ça, c'est sacré. (Elle le prend.) Bande d'abrutis, va !

Elle sort dans le palier.

AHMED, mangeant les olives. — Il sent bon, le gigot. Chez elle c'est vachement sale. Il y a du vomit dans le frigidaire.

MICHELLINE, à Jean. — Coupe-moi ça, ma chérie.

DAPHNÉE, entre. — Je peux me servir de votre téléphone ? Il faut que j'appelle mon mari.

MICHELLINE. — Ahmed, s'il te plaît, débouche cette bouteille. Vous avez tout laissé brûler !

JEAN. — C'est toi !

LUC. — Et personne n'a fait de vinaigrette pour cette salade ?

JEAN. — Oh, merde, j'ai oublié ! Epluche-moi une tête d'ail, Ahmed.

LUC. — Il faut remettre le gigot au four. Il est glacé.

JEAN. — Mais il est brûlé !

MICHELLINE. — Ça ne fait rien, mangeons d'abord le saucisson.

DAPHNÉE. — Hello, operator ! I want to call overseas, New York ! It is from person to person ! I am Miss Daphnée O'Donnell. I want to call my husband from person to person, in Manhattan, New York ! Mister O'Donnell. I'll give you the number ! Où est le numéro ? Ahmed, va me chercher mon carnet d'adresses. Il est au-dessus du frigidaire.

AHMED. — Je ne l'ai pas vu.

DAPHNÉE. — Il a dû tomber derrière, le toit du frigidaire est courbe, tout glisse dessus.

Ahmed sort.

LUC. — Qui va payer la communication ?

DAPHNÉE. — Tout à l'heure je vous ferai un chèque. Just a moment, please, I dit lost the number ! Elle ne comprend rien, cette idiote ! Just a second ! (Ahmed rentre avec le carnet, le lui donne.) Voilà, just a second. Plaza huit, quarante dix-neuf, pi elle eight forty nineteen ! Yes, nineteen ! Quick, please ! I am in a hurry ! Tiens, Ahmed, passe-moi un verre de vin rouge !

Micheline et Jean se mettent à table.

LUC. — A table ! Ahmed et Daphnée, à table !

Ahmed se met à table.

DAPHNÉE. — J'appelle mon mari !

LUC. — Il est répuquant, ce saucisson. Où est-ce que tu l'as acheté ?

MICHELINE. — Je l'ai volé aux domestiques.

LUC. — Beurk ! Il est pourri.

MICHELINE. — Ça ne pourrait pas, un saucisson, tu es fou ?

JEAN. — C'est une saucisse créole, on aurait dû la faire bouillir.

MICHELINE. — Ah, c'est pour ça qu'il est tout noir !

LUC. — Mais vous ne savez rien faire ? C'est agaçant !
Donnez-moi ça on va le faire bouillir ! (*Il le fait.*)

AHMED. — Vous connaissez les merguez ?

JEAN. — Ah, oui, c'est excellent.

DAPHNÉE, *au téléphone*. — Hello, John ? Where is Katia ? She is there ? I want her back ! What do you say ? Il ne veut plus me la rendre ! I want to speak with Katia ! Please, John ! Allô, Katia, Katia, mon amour, c'est ta maman, c'est moi, Daphnée. Tu vas bien, mon amour ? Tu n'as pas froid ? Tu es toujours enrhumée ? Oui ? Tu as quoi ? Quoi ? Un ours ? Un ours en peluche, ma chérie ? Il faut que tu dises à ton papa que tu veux revenir avec moi ! Tu as compris ? Hello, John ? Please, I want Katia back ! Please, John, please ! Il a coupé !

JEAN, *va vers Daphnée*. — Calme-toi, Daphnée, calme-toi, ma chérie.

DAPHNÉE. — Je vais me tuer !

LUC. — Assez de suicides pour ce soir ! Je m'en vais ! (*Il met son pantalon, enlève sa djellaba.*) Je vais dîner ailleurs !

MICHELINE. — Tu ne vas pas partir tout seul à onze heures et demie du soir dans Paris, un trente et un décembre ! C'est déprimant !

AHMED. — Regardez, il y a les feux d'artifice !

*Ils vont tous à la fenêtre, Daphnée la première.
On y voit des feux d'artifice.*

LUC. — Mais ils les balancent d'où ? C'est à la Concorde ?

AHMED. — C'est aux Tuileries.

LUC. — Mais c'est invraisemblable, ils sont partout. On ne peut plus draguer aux Tuileries, il y a les feux d'artifice !

AHMED. — Regarde, regarde, l'étoile, là !

Daphnée enjambe le rebord de la fenêtre. On la rattrape à grand peine.

LUC. — Putain de merde ! Salope !

JEAN. — Attrape-la ! Là ! là !

MICHELINE. — Oh mon Dieu.

AHMED. — Là, là, elle s'est blessée au crâne ! Il faut la coucher, là !

On la couche.

MICHELINE. — Je vais tomber dans les pommes. Ahmed, un verre de vin, mon chéri, s'il te plaît.

AHMED. — Putain, elle a failli y passer d'un centimètre ! Putain, je me suis blessé au poignet. Il y a de l'alcool ?

JEAN, *va le chercher dans la salle de bains.* — Tiens, viens, ça va ?

AHMED. — Aïe ! Attends, ça va. Fais-moi un pansement, là.

LUC. — Daphnée ! Daphnée ! Elle a une putain de bosse sur la tête !

AHMED. — Elle s'est cognée contre le rebord, là, elle a failli y passer, sur le rebord ! Faut lui mettre un glacon sur 'la bosse !

LUC. — Qu'elle s'en aille ! Mets-toi debout ! Fous le camp !

AHMED. — Elle arriverait pas à marcher. Si tu veux je l'apporte chez elle.

JEAN. — Laisse-la ici ! Elle va dormir !

Il la couvre sur le lit.

LUC. — Mon Dieu, quelle barbe !

DAPHNÉE. — Je tombe, je tombe...

Elle s'endort.

MICHELINE. — Je veux un verre de vin ou de quelque chose d'alcoolisé, je vous en prie !

AHMED. — Tiens, Micheline.

LUC. — A table ! A table ! Le boudin est bouilli ! Tiens, Micheline, sauce bien le sang tant qu'il est chaud !

MICHELINE. — Je me sens mal !

*Elle se lève et rentre dans la salle de bains.
Ahmed, Jean et Luc se resservent et mangent.*

AHMED. — C'est bon, chaud, ce boudin !

VOIX DE MICHELINE. — Aâââ, un serpent !

Elle entre.

JEAN, *va à la porte de la salle de bains.* — Luc, il y a un serpent dans la cuvette des vécés !

LUC, *il se précipite à la porte, Ahmed aussi.* — Comment ça, un serpent ? Merde, un serpent ! Et il nous regarde !

Jean ferme la porte.

AHMED. — C'est un boa constrictor, ça. C'est des bêtes qui se baladent dans les égouts.

JEAN. — Je vais appeler les pompiers !

AHMED. — C'est pas des bêtes méchantes. C'est des gens qui les achètent pour les enfants quand ils sont petits, puis quand ils grandissent ils les jettent dans les vécés. Ça se promène partout dans les grands immeubles. Ça cherche la chaleur dans les tuyaux des chauffages, alors ça sort parfois par l'égout des baignoires, parce que dans les grands immeubles toute la tuyauterie communique. Mais c'est pas méchant.

LUC. — Qu'est-ce qu'il faut faire ?

MICHELINE. — Appelle le géant de l'immeuble !

JEAN. — Non, mais un trente et un décembre ?

MICHELINE. — Ferme la porte de la salle de bains à clé !

JEAN. — Il n'y a pas de clé, il faut la coincer avec un meuble !

LUC. — Ne touche pas à la commode, il y a le revolver ! Malheureux !

JEAN. — Oh, merde ! merde !

LUC. — Il faut la coincer avec le divan.

Il le déplace.

JEAN. — La porte ouvre à l'intérieur !

AHMED. — Mais c'est pas des bêtes méchantes. Il a dû sentir l'odeur du vomit. Ils aiment ça.

MICHELINE. — Il faut clouer la porte et appeler les pompiers !

AHMED. — Les pompiers, ils ne vont pas venir, ils ne se dérangent plus pour les serpents. Ils vous donnent les instructions pour les tuer. Je le sais parce que mon beau-frère est pompier. Je peux le tuer, si vous voulez.

MICHELINE. — Ah, non, pas ici !

LUC. — Mais il faut bien le tuer !

AHMED. — Tiens, où est le couteau de cuisine ? Il faut enfoncer le couteau entre la tête et les vertèbres.

JEAN. — Ah, non, mais c'est dangereux, tu as vu la taille de cette bête ? Si on le tuait au revolver ?

AHMED. — Ah, non, le revolver, il faut savoir viser le crâne, sans ça on fait souffrir la bête inutilement. Au couteau c'est mieux. *(Il s'empare du couteau. Luc.)* Tiens la porte entrouverte dans le cas où il voudrait s'enfuir.

Il entre, pousse un cri.

LUC. — Le serpent lui est tombé dessus ! Il était sur la porte !

MICHELINE. — Oh, mon Dieu, quelle horreur !

DAPHNÉE, se réveille. — Qu'est-ce qui se passe ?

JEAN. — Je vais l'aider !

Il rentre dans la salle de bains.

30

LUC. — Jean ! Attention ! Oh !

Ahmed entre, tenant le corps sans tête du serpent ; il est éclaboussé de sang, ainsi que Jean, Daphnée crle. Jean se jette sur le divan, épuisé. Luc lui caresse la tête.

AHMED. — Tiens, voilà, ça se sépare vite, la tête ! *(Il jette le serpent dans l'évier.)* Et il bouge encore, regarde !

DAPHNÉE. — Qu'est-ce que vous avez encore inventé pour me faire peur ?

AHMED. — J'ai tué un serpent, regarde !

DAPHNÉE. — Vous êtes des monstres !

MICHELINE. — Daphnée, ma chérie ! C'est vrai, il a tué un vrai serpent qui est monté par les tuyaux ! Calme-toi ! Daphnée !

LUC. — Jean, tu te sens bien ?

JEAN. — Oui, ça va. Viens avec moi.

LUC. — Ah, non, tu es inondé de sang. Va prendre une douche ! Oh, celle-là, encore, qu'est-ce qui lui arrive ?

DAPHNÉE. — Oh, Luc, s'il vous plaît, je ne sais pas ce que vous complotez contre moi mais ne me tuez pas !

LUC. — C'est toi qui veux te suicider, conasse !

DAPHNÉE. — Mais c'est parce que vous me faites peur !

LUC. — Alors va-t'en chez toi ! Suicide-toi toute seule ! La barbe !

DAPHNÉE. — Mais je suis sous acide !

AHMED, il rentre et ressort de la salle de bains. — Tiens, Micheline, la tête du serpent ! tu la dessèches

31

et les os deviennent blancs, on peut faire des colliers avec les dents, faut percer les dents avec une aiguille chauffée au rouge.

MICHELINE. — Merci, je vais la mettre dans un sachet de plastique et je la garderai dans mon sac.

Elle le fait.

DAPHNÉE. — Luc ! S'il te plaît !

LUC. — Daphnée, arrête, je t'en prie ! Viens, Jean, viens sous la douche. Dëshabille-toi !

Il l'aide.

JEAN. — Oh, merde, ça m'a foutu un choc ! Je suis groggy !

LUC. — Mais, la baignoire est pleine de sang ! Où est la serpillère ?

JEAN. — Attends, c'est pas la peine, le sang va couler sous la douche ! Il n'a pas encore caillé.

LUC. — Mais il y en a même sur les murs ! Viens, je vais te savonner en même temps ! (*Ils rentrent tous les deux dans la salle de bains.*) Tu as du sang plein les cheveux !

MICHELINE. — Tu veux un scotch ?

AHMED. — Ça oui, pour se remettre des émotions.

VOIX DE JEAN. — Oh, elle est trop chaude !

VOIX DE LUC. — Attends que j'enlève mon pantalon, tu m'asperges !

Il jette son pantalon hors de la salle de bains. C'est Ahmed qui l'attrape. Pendant ce temps il est resté à rigoler à la porte de la salle de bains, regardant les autres hors de scène.

AHMED. — Dis donc, Luc, je peux mettre ta djellabah ? La djellabah que tu avais tout à l'heure ? Ma chemise est trempée de sang, regarde !

VOIX DE LUC. — Viens sous la douche !

AHMED. — Merci, je me suis douché chez ma sœur.

MICHELINE. — Tiens ta djellabah, mon chéri !

VOIX DE JEAN. — Aïe ! tu me brûles !

AHMED, *se changeant*. — Regarde, ça c'est le slip que m'a donné ma sœur pour Noël !

MICHELINE. — Tout à l'heure tu viendras dormir avec moi ? J'ai une maison de dix pièces avec des domestiques et tout. T'habite seule avec ma mère.

AHMED. — On verra tout à l'heure.

Il met la djellabah.

VOIX DE LUC. — Oh, arrête, tu ne vas pas en profiter pour me sauter ! Tiens, lave-toi le cul, salope !

VOIX DE JEAN. — Tu es folle, qu'est-ce que tu fais ?

MICHELINE. — Fermons pudiquement la porte de la salle de bains. Elles se sautent dans la baignoire. Bon, Ahmed, assez rigolé. Il faut penser au dîner.

AHMED. — Tu veux que je fasse rôti le serpent ?

MICHELINE. — Mangeons plutôt le gigot, il est déjà rôti.

AHMED. — Tu as déjà mangé du serpent ?

MICHELINE. — Non, c'est comment ?

AHMED. — Tu as déjà mangé de la morue ?

MICHELINE. — Oui, mais pas du serpent.

AHMED. — C'est plus fort, le serpent. Viens, on va le mettre au four. Tiens, coupe le gigot en dés, on va le mettre à l'intérieur du serpent. D'abord, il faut vider le serpent. Oh merde, il bouge encore. C'est comme un ressort, un serpent.

VOIX DE JEAN. — Luc, arrête !

VOIX DE LUC. — Je vais te noyer !

DAPHNÉE. — Je m'en vais ! J'ai un réveillon dans le Marais, ils m'attendent ! Je m'excuse !

Elle sort.

AHMED, *ouvre la porte de la salle de bains.* — Ah, ces deux-là, ils n'arrêtent pas de baiser ! Allez, vous voulez bouffer du serpent ?

VOIX DE LUC. — Oh, oui, on veut du serpent !

VOIX DE JEAN. — Oui ! Oui ! Du serpent !

DAPHNÉE, *entre.* — J'ai oublié mon sac de chez Hermès.

AHMED. — La peau il faut la faire cuire à part dans du vinaigre pour faire ramollir les écailles.

MICHELLE. — Mais dis donc, tu sais bien faire la cuisine, toi !

AHMED. — J'adore ça, moi.

DAPHNÉE. — J'ai perdu mon carnet d'adresses. (*Elle ouvre la porte de la salle de bains.*) Jean, tu peux me prêter cent francs ? J'ai plus de liquide.

JEAN. — Tu vas où ?

LUC. — Qu'elle s'en aille !

Daphnée est aspergée d'un jet d'eau. Jean et Luc chahutent : Arrête, tu me fais tomber ! Ah, non, j'ai avalé l'eau par les narines !

DAPHNÉE. — Ah, il m'a inondée, le con ! Où sont tes cent francs ?

MICHELLE. — Mais où est-ce que tu vas, Daphnée ?

DAPHNÉE. — Je vais me chercher un mec aux Tuileries !

MICHELLE. — Vous avez entendu, les filles ? Daphnée s'en va draguer aux Tuileries !

VOIX DE LUC. — Mets une fausse moustache, Daphnée !

VOIX DE JEAN. — Mets un borsalino et un imperméable !

VOIX DE LUC. — Parfume-toi la chatte à l'aftershave !

Tous rient.

DAPHNÉE. — Vous êtes des connards ! Vous êtes tous jaloux de moi ! Tu voudrais bien l'avoir, ma chatte, mon chéri !

Elle va s'asseoir sur le divan.

MICHELLE. — La voilà à présent qui parle de sa chatte ! Regarde, mon chéri, je t'ai coupé en tous petits morceaux.

AHMED. — Tu les fais tremper dans l'eau tiède bien sucrée et ensuite on les met comme farce à l'intérieur de la peau du serpent. Mais il faut attendre qu'elle soit bien croquante. Ils ont pas de piment vert, ici ?

MICHELLE. — Non. Tiens, il y a une boîte de truffes.

AHMED. — Ah, non, c'est trop cher. Tiens, tu enlèves les abats et tu les presses pour faire couler le sang sur le saladier.

MICHELLE. — Ah, non, ça me répugne. Je ne pourrai pas le toucher !

AHMED. — Mais tu vas bien le manger, non ? C'est un beau serpent, il est vachement lourd. Ça se nourrit des rats dans les parkings.

MICHELINE. — Mais c'est pas dangereux ? Les rats ça donne des maladies !

AHMED. — Ça, c'est des histoires. Les rats, c'est bon, tu sais pourquoï ? Parce que ça ronge le bois. Ça donne une chair parfumée, comme le lapin. Mais le serpent il peut manger n'importe quœ, il est toujours bon parce qu'il ne mange que du vivant. Tiens, regarde, je te l'avais dit, il avait bouffé un rat ! (*Il sorti un rat de l'intérieur du serpent.*) Il est pas encore digéré ! On va le mélanger avec le gigot pour la farce ! Il y a pas un hachoir à manivelle, ici ?

MICHELINE. — Si, là !

AHMED. — Mais c'est un hachoir électrique. Ça marche comment, ça ?

MICHELINE. — Je sais pas, j'ai horreur de ces trucs !

VOIX DE LUC. — Arrête, espèce de folle ! Tu me déchires l'anus ! (*Il rentre nu, mouillé.*) Ah, mon Dieu, il n'y a plus d'eau chaude ! Je tremble !

Il s'enveloppe dans une serviette.

JEAN, entre, nu. — Ah, l'eau est glacée !

LUC. — Tiens, (*Il lui passe la serviette. Il met ses pantalons.*) Hou, j'ai perdu mon slip !

JEAN. — Je vais mettre une djellabah ! Tu n'as pas vu la djellabah rouge qu'on a achetée à Marrakech ?

LUC. — Ça, je ne l'ai pas vue depuis au moins un an !

JEAN. — Mais si, elle était accrochée là tout à l'heure !

MICHELINE. — Je l'ai donnée à Ahmed.

JEAN. — Oh, excuse-moi.

AHMED. — C'est ta djellabah ? Tu la veux ?

JEAN. — Mais non, tu es fou ! T'en ai une autre !

LUC. — Allez, mets ta robe rétro, tu n'attends que ça. Pour une fois qu'on baise !

MICHELINE. — Vous avez jouï ?

LUC. — Tu parles ! Elle jouit tout de suite !

JEAN. — C'est normal, elle met des heures à bander. Ah, non, Luc, tu as pris ma chemise indienne !

LUC. — Mets ta robe, va, bourgeoise !

JEAN. — Ah, non, je mets des pantalons, tiens, je mettrai les pantalons poncho !

AHMED. — Tiens, Luc, regarde ça. C'est pas un beau serpent ? Tu as déjà mangé du serpent ? Regarde, touche ! Mets la main dedans, n'aie pas peur !

Luc va à la cuisine. Jean et Micheline restent dans le coin dressing.

MICHELINE. — Vous avez l'air de deux petites folles ! Depuis combien de temps qu'elle t'avait pas baisée ?

JEAN. — Neuf mois.

MICHELINE. — C'est pour ça que tu as jouï trop vite. Pourquoi que tu ne mets pas la blouse blanche ? Ça te va bien, le blanc.

JEAN. — Tu me veux en fiancée ? C'est pas parce qu'elle m'a baisée ce soir que j'ai toujours dix-huit ans.

MICHELINE. — Qu'est-ce que ça la remonte, de se faire baiser ! Tu as la peau fraîche et tendue !

LUC, à Ahmed. — On peut y entrer la main jusqu'au coude. Oh, merde, qu'est-ce que c'est froid !

AHMED. — C'est normal, c'est un serpent. Ça a le sang glacé, les serpents. C'est pour ça que la viande est toujours fraîche. Tiens, regarde le rat qu'il avait dans la panse ! T'as déjà mangé du rat ?

LUC. — Il avait avalé un rat ?

AHMED. — Touche !

LUC. — Oh, merde, c'est tout en muscles !

AHMED. — On va le passer au hachoir pour faire la farce !

JEAN. — Un vrai rat ?

LUC. — Un gros, gris ! Regarde !

JEAN. — Ah, tu me fais peur !

LUC. — Eh bien, tu vas le manger ! Ce soir on bouffe du serpent truffé au rat ! (*A Daphnée sur le divan :*) Alors, ma chérie, tu n'es toujours pas partie aux Tuileries ?

DAPHNÉE. — T'as jamais rencontré une femme de ta vie, toi ? Une vraie femme, de celles qui te font chier jusqu'à la mort ?

LUC. — Daphnée la femme de ma vie ! Et tu crois que ma mère accepterait une femme divorcée dans la famille ?

DAPHNÉE. — Elle m'a déjà acceptée sur le même palier.

LUC. — Qu'est-ce qui lui arrive ? Elle est devenue intelligente !

MICHELLE. — Elle se prend pour un travelo, c'est insensé !

DAPHNÉE. — Je vais t'avoir, Luc ! Tu peux en être sûr, que je vais t'avoir. Je vais me tuer et on t'accusera du crime !

LUC. — Tue-toi d'abord et on reparlera plus tard, petite.

DAPHNÉE. — Tu ne crois pas, hein ? Tu sais à quel point j'ai fait chier mon premier mari ? Je l'ai tué d'une syncope ! Et j'ai hérité de tout ça, regarde, regarde !

Elle sort des bijoux de son sac.

LUC. — Oh, regarde, elle a plein de rubis.

AHMED. — Luc, tu veux me faire marcher ce truc ? Et après, tu me râpes toutes ces noix de muscade.

LUC. — Toutes ?

AHMED. — Ah, oui, il en faut beaucoup pour enlever le goût de pourri au rat.

MICHELLE. — Elle a été mariée avant l'Américain ?

JEAN. — Je n'en sais rien, en tout cas c'est des vrais rubis et assez chers. Elle ne les porte que pour aller aux Tuileries.

MICHELLE. — Mais elle est complètement malade, elle va se les faire voler !

JEAN. — Tu ne l'as pas vue faire le tapin aux Tuileries nue avec ses bijoux ? Elle laisse sa robe dans la voiture !

MICHELLE. — Mais elle est folle !

JEAN. — Mais oui, et elle est passive, elle se fait en-culer, c'est les plus méchantes !

MICHELLE. — Mais d'où l'avez-vous sortie ?

JEAN. — Elle habite sur le même palier, pour elle c'est une raison suffisante.

MICHELLE. — Mais elle était déjà folle ?

JEAN. — Pas du tout, c'est une bourgeoise mariée à un Américain très con, un professeur de philosophie de Cambridge University, à Boston. C'est là qu'elle l'a rencontré, elle était étudiante en droit américain.

MICHELLE. — C'est invraisemblable. Il faut la chasser !

JEAN. — Mais comment ? Tu as vu sa technique !

DAPHNÉE. — Luc, tu veux mes rubis ? Je te les laisse, chéri. C'est pour vous, pour vous tous. Tiens, toi aussi, Ahmed, tiens, tiens, une topaze. C'est un cadeau du Nouvel an pour vous tous. Je prends le premier avion pour New York. Je vais faire ma valise.

Elle sort.

AHMED. — Mais elle est cinglée, celle-là.

MICHELLE. — Complètement toquée !

JEAN. — Tiens, mettons ses rubis dans un tiroir de la commode, qu'on ne les perde pas.

LUC. — Mais tu es fou, il faut les garder !

JEAN. — On ne vas pas garder ses rubis, ça coûte une fortune !

LUC. — Raison de plus ! On les vendra, tiens.

MICHELLE. — Penses-tu ! Elle reviendra les chercher tout de suite.

DAPHNÉE, *entre, nue sous le manteau, avec un grand sac de voyage en crocodile.* — Rendez-moi mes rubis, il faut que je les remette dans mon beauty-case ! Si John me laisse tomber, je n'ai plus que ça pour vivre ! Appelle-moi un taxi, Jean !

JEAN. — Et tu vas prendre l'avion toute nue ?

DAPHNÉE. — Oh, merde, j'ai oublié de m'habiller ! Je cherche une robe dans ma valise. Il fait froid à New York. Je n'ai que des robes d'été.

JEAN. — C'est tout ce que tu as ? Où sont passées tes affaires ?

DAPHNÉE. — J'ai jeté mes robes d'hiver dans le vide-ordures. J'ai cru que c'était l'été. Ah, je suis encore sous acide. N'appelle pas encore le taxi, je vais prendre une douche. Je suis complètement partie, merde. (*Elle entre dans la salle de bains.*) Oh, merde, j'ai une bosse sur la tête ! Il n'y a pas d'eau chaude ?

JEAN. — Il faut attendre quinze minutes.

MICHELLE. — Douche-toi à l'eau froide, ça va te faire du bien !

VOIX DE DAPHNÉE. — Aïe, elle est glacée !

MICHELLE. — Tu crois qu'elle va partir ?

JEAN. — Mais non. Elle est toujours en train de partir et elle ne part jamais.

MICHELLE. — Mais à présent, elle a une raison, son mari lui a repris Katia !

LUC. — Oh, le serpent qui prend feu ! Le four est trop fort ! Malheureux ! Oh, merde, une explosion ! Coupe le gaz, Jean !

JEAN. — Merde, que s'est-il passé ?

LUC. — Je n'en sais rien.

AHMED. — Le serpent est trop glacé pour un four aussi chaud. Mais ça ne fait rien, il est presque grillé. On peut le manger comme ça.

DAPHNÉE, *entre nue, mouillée.* — Oh, qu'est-ce qu'il fait froid. Il n'y a pas de serviette sèche ?

JEAN. — Plus.

DAPHNÉE. — Ça ne fait rien, je mettrai une robe pour me sécher. (*Elle met une robe légère en lin blanc qui s'imprègne d'eau.*) Je vais mieux, ne vous en faites pas.

Appelle-moi un taxi, Jean, s'il te plaît. Il faut tout de même que j'arrive à Orly. (*Elle met ses souliers.*) Je suis devenue folle, bon, je suis devenue folle. Je vous ai fait chier, bon, tant pis. De toute façon je m'en vais.

LUC. — Alors, pars avant qu'on se mette à table !

DAPHNÉE. — Je partirai quand tu m'auras dit que tu ne m'en veux pas. Parce que je suis follement amoureuse de toi, Luc.

LUC. — Mets ton manteau, pouffiasse ! Mets ton manteau ! Sors ! Tiens ! Voici ta valise et tes fringues !

Il la jette sur le palier avec ses affaires.

DAPHNÉE. — Lâche-moi ! Lâche-moi ! Luc ! Laisse-moi rentrer !

LUC, ferme à clé. — A table ! Ça suffit !

JEAN. — Je trouve que tu es un peu dur !

LUC. — Tu veux partir avec elle ? On va manger ce serpent ? Alors, Ahmed, on sert ? Micheline, Jean, vous vous mettez à table, s'il vous plaît ?

Jean, Luc et Micheline à table. Ahmed à la cuisine.

MICHELINE, à Luc. — Je l'ai déjà invité chez moi pour ce soir, mais si tu veux tu peux venir le baiser demain à l'heure du thé, j'en aurai déjà marre, je te le donnerai. Tu as vu comme il est monté ?

DAPHNÉE, frappe. — Ouvrez-moi ! Luc, je suis sous acide ! S'il vous plaît !

JEAN. — Luc, je crois qu'il faudrait lui ouvrir. Sans ça elle va rester là à frapper toute la nuit.

MICHELINE. — Quand elle en aura assez elle partira dormir chez elle. Ecoute, il a raison, c'est insupportable !

DAPHNÉE. — Luc ? (*Elle frappe.*) S'il te plaît, Luc ?

AHMED. — Tiens, je l'ai mis dans un seau, le serpent ! Ça se sert dans un seau parce qu'il faut que ça trempe dans le jus sans arrêt. Tiens, Micheline, sers la farce !

MICHELINE. — Oh, mon Dieu, c'est le rat !

AHMED. — Faut le découper comme une caille.

VOIX DE DAPHNÉE. — Luc ! Tu m'entends ? Luc, tu m'entends ?

JEAN. — Ecoute, c'est insupportable. Je vais lui ouvrir !

Il le fait.

DAPHNÉE. — Je suis incapable de prendre l'ascenseur, Jean. Laissez-moi rester un moment ici.

JEAN. — Mais tu ne peux pas rester chez toi ? Tu ne te rends pas compte à quel point tu nous casses les pieds ? Pars pour New York, fais ce que tu veux, mais pas ici, s'il te plaît, Daphnée, sois gentille !

DAPHNÉE. — O.K. Je rentre dans ma piaule. Attends, toutes mes affaires sont par terre. Excuse-moi, mon chéri, je te jure que c'est la dernière fois que je vous dérange. Je vais me reposer un peu et demain je partirai à New York.

JEAN. — Oh, merde, elle s'est évaporée !

AHMED. — Ah celle-là, je vous assure ! Attends, on la met sur le lit ! (*Il la soulève, la met sur le divan.*) Heureusement qu'elle est pas lourde, dis donc, parce que ça arrête pas ! Et hop !

JEAN. — Merci, Ahmed.

Il rentre du palier les affaires de Daphnée tout en les remettant dans le sac. Il referme

*la porte, met le manteau sur Daphnée couchée.
Luc et Micheline restent à table.*

AHMED. — Tu sais ce qui lui arrive, Luc ? Elle est amoureuse de toi. Une fois qu'elle sera satisfaite, elle partira. Ça je te l'assure, si tu la baises pas, elle partira pas.

LUC. — Tu n'as qu'à la baiser toi-même. Tu aimes les gouzesses !

AHMED. — Ah, non, ça va pas. Elle peut se faire baiser par l'humanité entière, elle ne veut que toi. C'est comme une envie d'enfance, elle est comme ma petite nièce. Quand elle veut un jouet, si on le lui achète, elle le jette à la poubelle. Mais si on lui achète pas, elle devient folle.

LUC. — Merci, j'avais déjà compris. Mais je n'ai pas tellement envie qu'on me jette à la poubelle. Je préfère la jeter elle, tu vois.

AHMED. — Tu es malin, toi ! Mais il faut faire gaffe ! Regarde-la comme elle dort, là ! A quoi que tu crois qu'elle rêve ? C'est de toi qu'elle rêve ; elle rêve à la façon de t'avoir ! Tiens, prends une rondelle de serpent, Luc. Tiens, Micheline, tiens, Jean, goûte-moi ça !

MICHELINE. — Oh, mais c'est délicieux !

AHMED. — N'est-ce pas que c'est délicieux ?

MICHELINE. — Ah, et la farce est sublime !

JEAN. — Oh, j'ai eu la cuisse du rat ! Je peux l'échancier contre du blanc ?

LUC. — Oh, c'est sublime ! Vous avez goûté ça ? C'est un délice !

JEAN. — Humh, c'est bon !

AHMED. — Tiens, goûte-moi ça, Jean, c'est les couilles du serpent, elles sont à l'intérieur de la bête. Tiens, goûte une couille, Luc, tu me diras !

MICHELINE. — Et moi je ne peux pas avoir une couille ?

JEAN. — Tiens, la moitié de la mienne. C'est exquis !

MICHELINE. — C'est parfumé.

AHMED. — Goûte-moi ça, goûte-moi ça, Micheline !

MICHELINE. — C'est quoi ?

AHMED. — C'est le cœur du serpent !

MICHELINE. — C'est sublime !

AHMED. — Le cœur c'est le foie gras du serpent.

JEAN. — C'est meilleur que le foie gras. C'est divin !

LUC. — Le rat, on dirait un pied de cochon ! Ah, mais c'est épice !

MICHELINE. — C'est meilleur que la cuisine indienne.

AHMED. — Goûtez ça, goûtez ça, ça c'est l'anus du serpent. Tu vois comme il est rond ? Les serpents n'ont qu'un seul trou, à part la bouche. C'est par là que ça baise et que ça pond les œufs. Regarde comme c'est élastique, un cul de serpent ! Tiens, Luc, c'est pour toi !

LUC. — On dirait un prépuce !

MICHELINE. — Oh, mais quel obsédé. Tu aimes les cuis à ce point ?

AHMED. — Moi, je n'aime que ça. J'aime pas les femmes, moi, j'aime les gargons !

MICHELINE. — Il est fou ! Mais tu es d'où, toi ?

AHMED. — Je suis de Lyon. Et je suis du signe du Lion !

MICHELINE. — Moi aussi !

JEAN. — Moi aussi.

LUC. — Voilà, on est tous Lion ! Mais c'est exquis ça ! Qui veut une autre tranche ?

MICHELINE. — Tu manges trop vite !

AHMED. — Au signe du Lion !

Tous, sauf *Daphnée*. — Au Lion !

. *Ils boivent.*

MICHELINE. — Oh, il neige !

AHMED. — Il neige ? (*Il va à la fenêtre.*) C'est la première fois que je vois la neige, moi.

MICHELINE. — Il n'y a pas de neige à Lyon ?

AHMED. — Je peux la toucher ?

LUC. — Vas-y, ça ne brûle pas !

AHMED, *il ouvre la fenêtre*. — Oh, c'est froid, mais c'est doux. Ça se défait, ça devient de l'eau. On dirait la pluie fine de l'été mais en froid !

LUC. — C'est des cristaux d'eau ! Tiens, regarde, c'est dans le Larousse : neige. La neige vue au microscope. C'est ça ce qui se dissout à la chaleur de ta main, des cristaux microscopiques. Et ils sont tous différents, regarde : il n'y en a pas deux pareils !

AHMED. — C'est la chose la plus belle que j'ai vue de ma vie ! Je peux sortir la tête par la fenêtre ? Oh que c'est bon ! Oh que c'est bon ! (*On entend sonner les cloches.*) Oh, les cloches ! On dirait qu'elles sont à côté.

LUC. — Les effets acoustiques sont feutrés sous la neige, mais on entend de très loin.

AHMED. — Bonne année, Luc !

Ils s'embrassent.

JEAN, *embrasse Micheline*. — Bonne année, mon chou.

MICHELINE. — Bonne année, folle !

AHMED. — Bonne année, Jean !

JEAN. — Bonne année, Ahmed.

AHMED. — Bonne année, Micheline !

MICHELINE. — Bonne année, mon prince !

LUC, *à Jean*. — Bonne année.

JEAN. — Bonne année, mon amour.

LUC. — Bonne année, Micheline.

MICHELINE. — Bonne année, mon chéri.

ACTE II

La situation est la même.

AHMED. — Regarde, Luc, un oiseau !

LUC. — Une mouette sous la neige !

JEAN. — Mais d'où sort-elle ?

LUC. — Elle a dû s'égarer, parfois elles remontent la Seine !

MICHELLE. — Elle tourne en cercles !

LUC. — Elle prend la tour pour un phare ! La corne de brume ! Où est la corne de brume de ton grand-père, Jean ?

JEAN. — Tu ne l'as pas vue dernièrement ?

LUC. — Si ! Là !

Il souffle dedans à la fenêtre.

MICHELLE. — Tiens, la voilà !

AHMED. — Elle a entendu !

JEAN. — Oh, merde, la neige devient plus épaisse ! Tu la vois ?

AHMED. — Là ! Donne ! Je souffle plus fort que toi !

Il souffle à la corne.

JEAN. — La voilà ! Là ! Elle a peur de nos cris, il faut s'éloigner de la fenêtre !

Ils le font. La mouette entre par la fenêtre et vient se cogner contre un meuble. Ahmed s'y précipite, la prend. La mouette pousse des cris de mouette et se débat.

AHMED. — Elle est blessée !

LUC. — Elle a peur !

AHMED. — Il faut la mettre dans la baignoire !

Il rentre la mouette dans la salle de bains, suivi de Jean et de Luc.

AHMED. — T'as pas un poisson surgelé ?

JEAN. — Non.

MICHELINE. — Mais on lui donnera les restes du rat, elles mangent ça dans les ports !

Elle les suit dans la salle de bains avec une assiette. Pendant que Luc, Jean, Micheline et Ahmed sont dans la salle de bains, Daphnée se lève, va à la fenêtre et la referme, croque une biscotte. La neige tombe de moins en moins épaisse, jusqu'à disparaître. Cependant, coupés de cris de mouette, des bruits d'eau et d'autres bruits.

VOIX DE AHMED. — Ouvre pas le robinet trop fort, elle a peur !

VOIX DE LUC. — Elle doit se croire à la sortie d'un égout !

VOIX DE JEAN. — Dieu sait ce qui lui passe par la tête !

VOIX DE MICHELINE. — Attention, elle veut s'enfuir !

VOIX D'AHMED. — Oh, là, calme-toi, l'oiseau !

JEAN. — Elle est terrifiée, cette bête ! Attention, attrapez-la !

MICHELINE. — Oh, là, ça me fait peur !

AHMED. — Tu l'étrangles. Donne-moi, il faut la tenir comme ça ! Regarde comme elle a peur ! Elle veut donner des coups de bec ! Son cœur, on dirait qu'il va éclater !

MICHELINE. — Elle donne des coups de bec parce qu'elle a faim !

VOIX DE LUC. — Mais donnons-lui du caviar. Elles doivent adorer ça ! Il n'y a pas une boîte de caviar dans le frigidaire ?

VOIX DE JEAN. — Si, il y en a même deux !

LUC. — On lui servira du caviar sur une éponge ! *(Il entre en courant, s'arrête.)* Oh, tiens, tu es réveillée ?

DAPHNÉE. — Oui, à présent ça va. J'étais totalement high, tu te rends compte, une semaine d'acide ?

LUC. — Eh bien, tant mieux, tant mieux !

DAPHNÉE. — Qu'est-ce que tu fais ?

LUC. — Je cherche du caviar dans le frigidaire.

DAPHNÉE. — C'est pour la mouette ?

LUC. — Ah, ça, tu peux être certaine, ce n'est pas pour toi ! On a mangé le serpent, il n'en reste pas une seule vertèbre. Tu n'avais qu'à pas t'évanouir.

DAPHNÉE. — Merci, ça va, je n'ai pas faim. Je viens de manger une biscotte que j'ai trouvée là, par terre.

LUC. — Merde, mais elle est vide, cette boîte de caviar !

VOIX D'AHMED. — Attention, attention, elle veut voler !

VOIX DE JEAN. — Merde, elle est forte !

VOIX DE MICHELINE. — Vous l'étranglez !

LUC. — Mais qu'est-ce que vous lui faites ?

VOIX DE AHMED. — Là, elle reste tranquille !

VOIX DE JEAN. — Elle est épuisée, cette malheureuse !

VOIX DE MICHELLE. — Regarde comme elle flotte !
On dirait un canard en celluloid !

DAPHNÉE. — Luc, je peux te parler une minute ?

LUC. — Pour le moment je cherche une boîte de caviar pour une mouette en détresse.

DAPHNÉE. — Je peux t'aider ?

LUC. — Tiens, tu es devenue toute calme, qu'est-ce qui t'arrive ?

DAPHNÉE. — Je suis descendue tout d'un coup. C'est la douche qui m'a fait du bien. Je suis folle de prendre de la drogue tous les jours.

LUC. — Ça, je te le répète depuis des mois !

DAPHNÉE. — Je le sais. Mais si le fallait.

En même temps que :

VOIX DE MICHELLE. — Oh, elle bat des ailes !

VOIX DE AHMED. — Attrape-la !

Des cris de mouette.

VOIX DE JEAN. — Mais tu es en train de la noyer !

VOIX DE AHMED. — Merde !

LUC. — Ne commence pas à me casser les pieds avec ton drame, Daphnée !

DAPHNÉE. — Ne me reproche rien. Je vais repartir à New York avec John.

LUC. — Mais qu'est-ce que je te reproche ?

DAPHNÉE. — Rien, je le sais. Je vais partir et tu vas m'oublier, tant mieux. Je ne t'ai jamais rien apporté.

LUC. — Mais enfin, Daphnée, est-ce que tu te rends compte jusqu'à quel point ton discours est ridicule ? Qui t'a jamais rien demandé ?

DAPHNÉE. — Mais je t'aime !

VOIX DE JEAN. — Oh, regarde comme elle plonge la tête sous l'eau !

VOIX DE MICHELLE. — Elle est folle !

LUC. — Mais enfin, Daphnée, si c'est ça, l'amour !
(*Il rentre dans la salle de bains.*) Voici le caviar pour la mouette !

Daphnée va à la commode, prend le revolver, le met dans son sac, pendant que :

VOIX DE MICHELLE. — Oh, mais c'est de l'iranien ! Il faudrait le lui donner à la petite cuillère !

JEAN. — Mais c'est la savonnette qu'elle veut manger !

Ils rient tous.

MICHELLE. — Elle est folle ! Elle est habituée aux détergents !

JEAN. — Elle a avalé la savonnette !

LUC. — Pas vrai ! Elle a avalé la savonnette !

MICHELLE. — Elle l'a prise pour un poisson ! Elle veut la vomir !

LUC. — Elle a des convulsions !

MICHELLE. — Oh, elle est devenue folle !

JEAN. — Attention ! Attention !

AHMED. — Attrape-la ! Attrape-la !

JEAN. — Elle est morte !

LUC. — Elle est morte ?

AHMED. — Oh, oui, regarde, son cœur ne bat plus.

MICHELLE. — Elle s'est étranglée avec la savonnette.

AHMED. — Elle a dû mourir d'épuisement. Qui sait depuis combien de temps elle s'était égarée dans Paris, la pauvre bête !

JEAN. — Bon, on ne va pas laisser cette mouette morte dans la baignoire !

LUC. — Il faut surtout lui enlever la savonnnette, c'était une Chanel ! Il faut l'ouvrir !

MICHELLE. — Ah, non, tu es dégoûtant !

AHMED. — Ah, non, il faut l'enterrer. Ça s'enterra, les mouettes. (*Il rentre tenant la mouette morte, suivi des autres.*) Oh, Daphnée, regarde, elle est morte, la mouette.

DAPHNÉE. — Il faut l'enterrer dans le sable au bord de la mer, sans ça son âme va errer toujours autour du carrefour de la Défense

AHMED. — Il paraît que c'est des bêtes magiques, il y en a beaucoup en Algérie.

DAPHNÉE. — J'ai passé mon enfance au bord de la mer, dans le Maine (1). Quand j'étais petite, j'enterrais les mouettes qui venaient mourir sur la plage. Donne-la moi. Je l'amènerai à New York et j'irai l'enterrer dans le Maine. Je demanderai qu'on la mette dans un frigidaire du sept cent quarante-sept.

AHMED. — Tu ferais ça ?

DAPHNÉE. — Oui. Enveloppe-la dans un journal, j'irai l'enterrer dimanche prochain avec ma petite fille sur la plage dans le Maine. Nous irons en bus.

MICHELLE. — Tu as l'air d'aller mieux, Daphnée.

DAPHNÉE. — Oui, beaucoup mieux. Merci.

JEAN. — Tu es toute trempée dans ta robe. Tu n'as pas froid ?

1. Elle le prononce à l'américaine.

DAPHNÉE. — Si, j'ai froid.

JEAN. — Change-toi.

DAPHNÉE, se déshabille. — Oui. Je n'ai que des robes légères. Tu me prêtes un pull ?

JEAN. — Celui-ci te va ?

DAPHNÉE. — Oui, merci. Oh, non, tiens, je vais mettre ça. Regarde ce que j'ai trouvé dans une valise, je ne sais pas comment c'est arrivé là. C'est une robe de ma grand-mère. Elle s'appelait Daphnée, elle aussi. Elle était allée dans le Maine parce qu'elle est tombée amoureux d'un pêcheur de baleines de là-bas. Regarde, c'est la robe des femmes des pêcheurs de baleines de la Nouvelle-Angleterre !

MICHELLE. — C'est sublime.

DAPHNÉE. — Tu la veux ?

MICHELLE. — Merci, je ne porte que les robes de ma mère.

DAPHNÉE. — Et elle avait ma taille ! (*Elle la met.*) Oh, dommage qu'elle soit un peu décousue, là.

LUC. — C'est très indiqué pour aller enterrer une mouette dans le Maine. En attendant, tu pourrais la mettre sur ta tête comme si c'était un chapeau !

MICHELLE. — Elle l'a trouvée aux Puces ! Cette robe je l'ai vue la semaine dernière au Marché Malik !

JEAN. — Mais c'est insensé ! Tu as vu comme elle se prend pour un travelo ?

MICHELLE. — Absolument ! Non, mais quelle époque !

AHMED, à Daphnée. — J'ai enveloppé l'oiseau dans une serviette mouillée. Quand tu l'enterreras tu penseras à moi, promis ? Tiens !

DAPHNÉE. — Merci, Ahmed. Donne !

Elle la met dans son sac de voyage.

AHMED. — Ça va mouiller tes vêtements !

DAPHNÉE. — Ça ne fait rien ! Oh, tiens, j'ai trouvé ça ! Du champagne rose de la Californie !

LUC. — Beurk ! Et il est froid, au moins ?

DAPHNÉE. — Presque. Tiens, Ahmed, tu débouches le champagne, tu es un homme.

AHMED. — Où est le tire-bouchon ?

JEAN. — Donne, ça se dévisse avec les doigts !

DAPHNÉE. — Tiens, regardez, j'ai trouvé ça aussi, une branche de hasch !

LUC. — Chiche ! C'est la fête ! Donne-moi ça que je roule une cigarette !

Il le fait.

DAPHNÉE. — J'en ai une caisse pleine dans la cuisine, et aussi une autre de bourbon ! Va les chercher, Ahmed.

AHMED. — C'est ouvert ?

DAPHNÉE. — Ah, non, j'ai peut-être fermé. Tiens, la clé.

JEAN. — C'est dur, ces bouchons américains. On dirait du bois.

LUC, à Ahmed. — Regarde si elle n'a pas d'autre chose. Prends tout.

AHMED. — Et le frigidaire, tu le laisses ?

MICHELLE. — Sors-le dans le palier, demain je le ferai transporter par le chauffeur.

AHMED. — Merci, Daphnée !

Il sort. Jean débouche et sert le champagne.

LUC. — Tu devrais nous laisser aussi tes rubis, tant que tu y es.

DAPHNÉE. — Je voudrais mais je ne peux pas. C'est tout ce que j'ai au monde.

MICHELLE. — C'est un cadeau de ta grand-mère ?

DAPHNÉE. — Non, c'est un cadeau de John pour la naissance de Katia. Elles appartenaient à sa mère. La mère de John.

MICHELLE. — Voilà. Quand tu mourras tu les laisseras à Katia, elles reviendront à la mode.

DAPHNÉE. — Oui, c'est forcé, si je les ai toujours. Mais dans l'état où je suis, Dieu sait si j'arriverai même à New York.

MICHELLE. — Allons, ma chérie, on t'accompagnera à l'aéroport.

DAPHNÉE. — Ah, oui, merci. Mais alors il faudrait que je préviene John pour qu'il vienne me chercher à l'aéroport Kennedy. Ça me terrifie, l'aéroport Kennedy !

JEAN. — Tu as ton passeport américain, au moins ?

DAPHNÉE. — Oui, le voilà ! Oh, merde, il est mouillé ! Il est inservable ! Oh, mon Dieu, qu'est-ce que je vais faire ?

JEAN. — Mais toutes tes affaires sont trempées ! Oh, mais il y a la mouette qui se vide d'eau dans ta valise, c'est dégoûtant ! (*Il vide le sac dans l'évier.*) Ça pue le poisson pourri !

Grincements de frigidaire sur du faux marbre.

DAPHNÉE. — Qu'est-ce qui se passe ?

LUC. — C'est ton frigidaire qui grince sur le faux marbre du palier. Tiens, Michelle, tu l'allumes ?

MICHELLE. — Oh, mais tu as fait un pétard !

AHMED, *entre, traînant plusieurs caisses de bouteilles.*
— Dis donc, t'as pas mal de bouteilles, toi ! On dirait une cave !

Il ressort.

MICHELINE. — Oh, c'est fort !

LUC. — Passe ?

MICHELINE, *tousse*. — Il y a du speed dedans !

LUC. — C'est pas du speed, c'est de l'harmoniac. Les Colombiens pissent dessus pour tricher dans le poids, tiens, regarde, tu vois les petits champignons, dans la fleur ? C'est des champignons qui sont dans l'urine des Indiens. C'est ça qui rend l'herbe un peu hallucinogène.

MICHELINE. — Mais non, c'est pas de la colombienne ! c'est du thym ! C'est une branche de thym, espèce de con !

LUC. — Tu es folle ? Tu n'as jamais vu une branche de colombienne ?

JEAN. — Ah, mais c'est dégueulasse, cette bête, elle se vide de partout !

AHMED, *entre avec deux valises, une petite et une grande*. — Tiens, Daphnée, tu oubliais cette valise !

DAPHNÉE. — Oh, merci. Oh, non, je ne veux pas voir cette valise, laisse-la sur le palier ou jette-la !

AHMED. — Qu'est-ce qu'il y a dedans ? C'est lourd ! C'est fermé à clé !

DAPHNÉE. — Une statue. Une statue grecque qui appartient à mon mari.

MICHELINE. — Mais alors, amène-la lui, sa statue. Voilà, ça va l'adoucir !

DAPHNÉE. — Non, non, c'est trop lourd. Je la laisse ici.

MICHELINE. — On te déposera dans l'avion, ma chérie. C'est tout ce qu'elle a ?

AHMED, *laisse la valise bien en évidence*. — Il y a aussi son matelas par terre et un grand berceau. Mais

le matelas est pourri. Je peux prendre le berceau pour ma petite nièce ?

MICHELINE. — Bien sûr.

JEAN. — Oh, merde, elle est vivante, la mouette !

Luc et Ahmed vont à l'évier. Micheline à mi-chemin.

LUC. — Quoi ?

JEAN. — Elle remue des ailes !

LUC. — Tu es fou !

AHMED. — Elle est vivante ! Oh !

JEAN. — Oh, c'est atroce, elle rend le savon ! Ça fait des bulles comme de l'Ajax !

AHMED. — Ne la touchez pas !

LUC. — Fais voir ?

AHMED. — Regarde comme elle est tranquille à présent, il ne faut plus la toucher, elle va se remettre toute seule ! Faut seulement qu'elle se repose !

JEAN. — Elles ont sept vies, ces bêtes !

AHMED. — Je l'emmènerai chez ma sœur, je vais lui faire un nid sur la cheminée pour qu'elle récupère !

MICHELINE. — Mais on l'emmène chez moi ! J'ai une grande terrasse.

AHMED. — C'est vrai ?

MICHELINE. — Mais oui, j'ai même un pigeonier avec des colombes, elles pourront jouer ensemble !

AHMED. — Merci, Micheline.

MICHELINE. — Tu as les cheveux crépus, toi.

AHMED. — Oui, comme ma mère. Mais mon père il a les cheveux lisses, comme toi.

MICHELINE. — Mais c'est une pertuque, mon chéri !

LUC, à Jean. — Tiens la cigarette. Essuie-toi les mains, on dirait une marchande de poissons !

JEAN. — Non, mais tu te rends compte, attends que je me lave les mains. Et ses affaires sont dans un état ! Merci.

LUC. — Elle ne peut pas partir pour New York habillée comme ça. Ils vont l'arrêter à Orly !

JEAN. — C'est bien ce que je pense. Et en plus elle va nous créer des emmerdes avec les filles !

MICHELINE. — Tu viendras vivre avec moi, Ahmed ?

AHMED. — Oh, oui, pourquoi pas ?

LUC. — C'est son hasch ?

LUC. — Il est vieux comme tout. Ça n'a pas de goût.

JEAN. — Elle l'a peut-être depuis trois ans au fond de sa valise. Oh, mais il n'est pas si mauvais ! C'est du vieux libanais, mais pas mauvais. Tiens, Ahmed.

AHMED. — Non, merci, je ne fume pas.

JEAN, à Micheline. — Tiens, ma chérie. Mais où est passée la bouteille de champagne rose de la Californie ?

MICHELINE. — On l'a bue ?

JEAN. — Déjà ? On ouvre une autre bouteille. Mais elles sont toutes tièdes ! Il faut les mettre dans le frigidaire !

Il le fait.

LUC. — Oh, merde, il est fort, ce hasch !

Il ouvre la fenêtre, reste à regarder dehors.

MICHELINE. — Mais le seul inconvenient c'est que nous devons déjeuner tous les jours avec ma mère, le restant du temps on ne la voit pas, elle reçoit de son côté.

AHMED. — Ça je m'en fous, j'aime bien les mères, moi !

MICHELINE. — Tu aimes ça ?

LUC. — Tiens, il ne neige plus, il y a la pleine lune. Mais qu'est-ce qu'ils font, aux Tuileries ? Il y a une fête ?

MICHELINE. — Oh, merde merde merde. J'ai oublié de téléphoner à ma mère pour lui souhaiter le nouvel an !

Elle fait un numéro au téléphone.

JEAN. — Oh, mais regarde ce que j'ai trouvé dans le frigidaire ! Une mousse au chocolat !

AHMED. — Tu es triste parce que tu dois partir, Daphnée ?

DAPHNÉE. — Oui.

AHMED. — Il fait froid à New York ?

DAPHNÉE. — Oui, il fait très froid. Et j'y serai seule. Je me vois déjà frappant à la porte de John, qui ne m'ouvrira pas. Je ne sais pas ce que je vais devenir.

AHMED. — Tu es malade, tu sais. Ma mère a fait une dépression nerveuse et on l'a fait soigner, à présent elle va bien.

DAPHNÉE. — Mais je ne veux pas me faire soigner, tu vois ? Je préfère être comme ça.

AHMED. — Tu es une fille dingue, toi ! Je n'ai jamais vu une fille comme toi.

DAPHNÉE. — Moi non plus, c'est ça qui me fait peur.

AHMED. — Tu as toujours peur, toi.

DAPHNÉE. — Non, pas toujours. C'est seulement de puis que je suis arrivée ici, dans cette tour. Je ne savais pas qu'il y aurait lui aussi. Luc.

AHMED. — Tu es amoureuse de lui, va.

DAPHNÉE. — Peut-être. Mais quand je parle d'amour je parle d'autre chose.

AHMED. — Mais quand on tombe amoureux on devient tous un peu fous.

DAPHNÉE. — Ta gueule, je n'ai pas envie de parler.

AHMED. — Te fâche pas avec moi, je t'aime bien, tu sais ?

DAPHNÉE. — Bien sûr je le sais ! Ta gueule ! Fous-moi la paix !

MICHELLE. *au téléphone.* — Allô, maman ? Tu dors mais ? Qu'est-ce qui t'arrive ? Ah, non, mais je n'ai pas envie de rentrer maintenant ! Comment, tu as diné toute seule ? Et ton vieux consul brésilien ?

JEAN. — Tiens, Daphnée, tu veux de la mousse au chocolat ?

DAPHNÉE. — Oh, oui, merci. C'est la première chose de solide que je prends après l'acide.

JEAN. — Tu en veux, Ahmed ?

AHMED. — Oh, oui.

MICHELLE. — Mais où sont les domestiques ? Comment ça, ils t'ont laissée seule ? Mais je ne peux pas rentrer maintenant, d'ailleurs je ne rentre pas seule ! Couche-toi et dors ! Prends un somnifère ! Il est presque une heure et demain tu déjeunes avec ta cousine de Madrid ! Maman, ne te mets pas à pleurer, je t'en prie !

JEAN, *à Micheline.* — Tu veux de la mousse au chocolat ?

MICHELLE, *au téléphone.* — Non, merci. Mais couche-toi, enfin ! Maman, je ne vais pas rentrer pour te déshabiller, couche-toi comme ça, enfin ! Je te déshabillerai en rentrant !

DAPHNÉE. — Merde, j'ai les mains qui tremblent. Je ne peux pas manger la mousse. Je m'en fous partout.

AHMED. — Tiens, ouvre la bouche ! Je te la donnerai à la cuillère, la mousse, Daphnée.

DAPHNÉE. — Oh, merci, c'est bon le chocolat. Mais pour quoi qu'on ne débarrasse pas cette table ? C'est répugnant, ces restes de serpent !

AHMED. — Tu as raison, aide-moi qu'on débarrasse !

DAPHNÉE. — Je ne peux pas, j'ai les mains qui tremblent.

MICHELLE. — Va te coucher toute seule, tu m'entends ? Tu as peur de quoi ?

AHMED. — Alors, je débarrasse tout seul. Tiens, finis la mousse. Tu peux la manger toute seule ?

DAPHNÉE. — Merci.

JEAN. — Luc ?

LUC, *toujours à la fenêtre.* — Qui ?

JEAN. — Tu veux de la mousse au chocolat ?

LUC. — Non, merci. Laisse-moi, je regarde les étoiles.

JEAN. — Quoi ?

LUC. — Bzz, bzz, bzz ! Un bruit de science-fiction.

JEAN. — Je n'entends rien.

LUC. — Tu es sourd. Ecoute ! Tu n'entends rien ?

JEAN. — Ah, si.

LUC. — Regarde ! Une soucoupe volante !

JEAN. — Où ?

LUC. — Là !

JEAN. — Oh, merde, une lumière qui s'approche ! Elle s'est éteinte ! Oh, ça explose ! Merde ! C'est quoi ?

AHMED. — C'est pas une soucoupe volante ?

LUC. — C'est pas une soucoupe volante ?

JEAN. — Tu es fou ? C'est un hélicoptère qui s'est écrasé contre la tour, là-bas ! Regarde ! Ça prend feu !

LUC. — Mais il n'y a pas d'hélicoptères dans Paris !

JEAN. — La preuve !

Les lumières s'éteignent.

LUC. — Zut, une panne ! Où est le candélabre de la grand-mère, Luc ? Ah, le voilà !

LUC. — Regarde, ça a provoqué un incendie dans la tour !

JEAN. — Oh, merde ! C'est rentré dans un appartement !

AHMED. — Et ça aurait pu nous rentrer dedans !

MICHELINE. — Maman, tu me fais chier ! Va te coucher ! Je rentre à l'heure que je veux ! (*Elle raccroche.*) Que se passe-t-il ? (*Elle court à la fenêtre.*) Oh, merde ! La tour d'en face qui prend feu !

LUC. — D'où vient le vent ?

JEAN. — Les flammes ne pourraient jamais arriver jusqu'ici, tu es fou, on est à au moins cinquante mètres !

MICHELINE. — Mais comment ça se fait qu'il n'y a pas d'électricité, il n'y a pas de groupe électrogène dans ces tours ?

La lumière électrique revient. Daphnée n'est plus là.

LUC. — Mais comment ça se fait que les pompiers ne soient toujours pas là ?

AHMED. — C'est un trente et un décembre.

MICHELINE. — Bien sûr, toute la ville est ivre morte ! C'est pour ça qu'ils se sont écrasés, les mecs ! Ils devaient être en train de boire du pinard dans l'hélicoptère !

LUC. — C'est insensé ! Mais ça appartient à qui, ces hélicoptères ?

MICHELINE. — C'est des hélicoptères de la ville de Paris ! C'est de cet hélicoptère qu'on projetait tout à l'heure les feux d'artifice.

LUC. — Mais c'est insensé ! Ils s'écrasent n'importe où ? Tiens, voilà les pompiers !

MICHELINE. — Mais où est Daphnée ?

JEAN. — Elle a dû rentrer chez elle.

MICHELINE. — Dans l'état où elle se trouvait, elle est peut-être tombée dans la cage de l'escalier !

LUC. — C'est des escaliers sans cage !

Micheline sort dans le palier, suivie d'Ahmed.

VOIX DE MICHELINE. — Daphnée ! Daphnée ! Chez elle c'est fermé à clé !

VOIX DE AHMED. — J'avais laissé ouvert !

VOIX DE MICHELINE. — Daphnée, ma chérie, ouvre !

Elle continue à frapper.

JEAN. — Luc, je vais te quitter. Je vais profiter de mon séjour aux Indes pour commencer à t'oublier.

LUC. — Eh bien, je te souhaite de réussir. Quand on se voue à des tâches pareilles, ça peut durer toute une vie.

VOIX DE AHMED. — Il faudrait défoncer la porte !

VOIX DE MICHELINE. — Tu crois que tu y arriverais ?

Bruis de porte qu'un corps essaie de défoncer.

JEAN. — Tu es très dur, Luc.

LUC. — C'est la deuxième fois que tu me le dis ce soir. Je suis dur. Tu parles peut-être de ma bite, enfin, de celle que tu as dans la tête. Va, oublie-moi, elle va bien ramollir dans ta mémoire, ma bite !

VOIX DE MICHELLE. — Attention, tu vas te faire mal !

VOIX DE AHMED. — Allez, attends ! Je vais essayer d'ouvrir avec la clé de ma sœur.

LUC. — Je suis en marbre, n'est-ce pas, tu peux passer ton temps à me cogner dessus, ce n'est que ton poing que ça blesse. Je suis comme la tour d'en face, regarde. L'hélicoptère s'est écrasé contre, les occupants ont péri, mais la tour n'a pas branlé. Je suis une bite bien dure.

JEAN. — Luc, c'est toi qui te places en tour en face de moi.

LUC. — Et toi tu te places en quoi ? En badaud ? Va m'oublier, va. Ne me touche pas, con !

Bruit de porte défoncée.

VOIX DE MICHELLE. — Ça sent le gaz ! Daphnée !

JEAN. — Tu sais que je ne pourrai jamais te quitter. Mais pourquoi faut-il le vivre d'une façon aussi dramatique ?

LUC. — Parle pour toi. J'ai la tête ailleurs. Ton discours ne m'a jamais intéressé. Va-t'en acheter des tiscus aux Indiens !

JEAN. — Les pompiers ont maîtrisé le feu. C'est fini, regarde.

MICHELLE, *entre*. — Elle avait ouvert le gaz ! Il n'y a plus de glace ? Elle s'est évaporée.

Le téléphone sonne.

JEAN. — Allô ? Hello, John, it's Jean, happy new year ! Thanks, how are you ? Daphnée's not here, just a minute ! C'est son mari.

MICHELLE. — Là, elle n'est pas en état de répondre. Tu déconnes ? Elle va vraiment mal !

JEAN. — Mais qu'est-ce qui lui arrive ?

66

MICHELLE. — Ben, elle est presque asphyxiée ! Elle a mis la tête à l'intérieur du four ! Ahmed lui fait de la respiration artificielle !

JEAN. — Merde ! Hello, John ? Daphnée's not here, she is sleeping ! It's late in Paris you know, I can't get her up ! What do you mean, where is Katia ? She is not with you ? Well, she is not here ? Just a minute, John ! La petite n'est pas avec lui ! But where are you, John ? Fontainebleau ? What do you mean, you are not in New York ?

MICHELLE. — Mais comment, elle ne lui a pas parlé, tout à l'heure, au téléphone ?

AHMED, *entre*. — Elle respire, donne-moi la glace, Micheline ! (*Il sort.*) Faut lui faire avaler des glaçons !

Pendant ce temps :

JEAN. — C'est incroyable ! C'est pas lui qui lui a enlevé Katia ! Give me your telephone number. I'll say her to call you back ! Well, I don't know where is Katia ! I can't wake up Daphnée, she is sleeping ! Well, just a minute, John !

MICHELLE. — Elle a dû l'égarer quelque part.

JEAN. — Mais où ?

MICHELLE. — Dans un grand magasin, comme tout le monde.

JEAN. — Non, tu rigoles, mais qu'est-ce que je dis à son mari ? Il veut absolument lui parler.

MICHELLE. — A moins qu'elle ne l'ait tuée ?

JEAN. — Qu'est-ce qu'elle aurait fait du cadavre ?

LUC. — Dans la valise.

MICHELLE. — Oh, merde. Regarde !

JEAN. — Ce n'est pas possible.

LUC. — Elle est fermée à clé.

67

MICHELLE. — Fais sauter la serrure. Tiens, un cou-
teau.

LUC. — Oh, merde, c'est vrai, quelle horreur !

MICHELLE. — Referme !

JEAN. — Oh, mon Dieu !

AHMED, *entre*. — Là, elle va mieux.

LUC. — Ahmed, écoute-moi. Nous avons quelque chose de très sérieux à te dire. Daphnée a tué sa petite fille. Elle est dans cette valise. Regarde.

MICHELLE. — Il tourne de l'œil, giffle-le !

LUC. — Ahmed, sois fort ! Bois ça !

JEAN. — Son mari est au téléphone.

LUC. — Passe-le moi. Hello, John, I am Luc. You are in Fontainebleau ? Something horrible is happened, John. I want you to be strong before you listen to me. O.K. ? Katia is dead. John, I think the best to do for you is to come to Paris as soon as possible. Daphnée's going very bad, she will need you. Daphnée did kill Katia, John, or may be she only let her die, I don't know. We did just find the body in a suit case. When ? I don't know. I didn't see Katia fort the last week. When did you leave Paris, John ? A week ago ? On Christmasyday ? I didnt see Katia after that. Well, John, she's dead. Understand that ? please ! Now it's Daphnée who is in danger. (*Daphnée entre*.) Be careful on the highway, John, many people is drunk tonight. Don't lost your self control, John, promess ? John, you are all right ? I will not call the police before you are here, it means about half an hour... She is here, in my apartment, she just came in. I don't know if she can take you at the phone, John ! Just a moment ! Daphnée, c'est John. Tu veux lui parler ? She doesn't understand, John. I'll take care of her, be strong, John, we are waiting for you. Bye, bye, John, I kiss you.

Il racroche.

68

MICHELLE. — Je crois qu'il faut appeler la police le plus vite possible, Luc. C'est comme ça qu'on fait d'habitude.

LUC. — Tu es fou, pour qu'elle passe vingt ans de sa vie en prison, ou qui sait, la peine capitale ? C'est un psychiatre qu'il faut trouver tout de suite !

MICHELLE. — Ah, non, le psychiatre ça se trouve après. Sans ça tu es complice. D'abord la police, ensuite un avocat. Le psychiatre, c'est eux qui le désignent. Appelle-les, Jean.

JEAN. — De toute façon, il n'y a pas de tonalité.

MICHELLE. — Ça a dû rester lié au réseau international. Attends une minute.

LUC. — Daphnée, tu m'entends ?

DAPHNÉE. — Oui, j'entends tout.

LUC. — Il va falloir te livrer à la police, ma chérie. Nous allons te chercher les meilleurs avocats. Il faut que tu refuses de parler sans la présence de ton avocat. Il faut te faire passer pour folle. Tu as compris ?

DAPHNÉE. — Oui, j'ai compris. Je ne suis pas idiotte. Mais ce n'est pas moi qui l'ai tuée.

LUC. — Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

DAPHNÉE. — Elle a dû rentrer toute seule dans le frigidaire et refermer la porte derrière elle. Je l'ai retrouvée congelée, mais j'étais sous acide, j'ai cru que son cœur allait se remettre à battre. J'ai essayé de la réchauffer dans le four, mais elle était bien morte. Je voulais aller l'enterrer dans le Maine, parce que c'est là-bas qu'elle est née. J'aurais pu passer la douane avec elle dans ma grande valise. Et je me serais suicidée après. Tiens, j'avais pris le revolver dans le tiroir ! (*Luc le garde dans sa poche*.) Je vous serais reconnaissante d'emmener cette valise hors de cette pièce, je ne peux pas supporter de la voir !

MICHELLE. — Il ne faut pas la toucher, Luc, c'est une pièce à conviction !

69

LUC. — Ta gueule, espèce de conlasse de travelo de merde !

JEAN. — Luc, ne joue pas ce jeu-là, c'est atroce !

LUC. — Salope ! Appelle les filles, va, appelle les filles !

JEAN. — Luc, tu sais très bien que je ne les appellerai pas !

MICHELINE. — Vous êtes fous ! Je m'en vais !

LUC. — Tu restes ici, Micheline. J'ai le revolver !

MICHELINE. — Mais enfin, Luc, tu es fou ?

LUC. — Tu vas attendre avec les autres !

MICHELINE. — Mais attendre quoi, enfin ?

LUC. — La fin de l'histoire ! Ensuite vous irez raconter aux filles ce que vous voudrez ! Daphnée, tu m'écoutes ?

DAPHNÉE. — Oui.

LUC. — John sera là dans un moment. Nous n'allons pas te livrer à la police avant, tu as compris ?

DAPHNÉE. — Oui, je comprends tout.

LUC. — Bon, je vais laver Katia dans la baignoire et on va la coucher dans son berceau, elle aura l'air plus présentable pour John.

DAPHNÉE. — C'est à moi de le faire.

LUC. — Tu es sûre que tu en es capable ?

DAPHNÉE. — Oui.

LUC. — Tu veux vraiment le faire ?

DAPHNÉE. — Oui.

LUC, *lui donne le corps que Daphnée prend dans ses bras.* — Tiens, Daphnée.

Micheline fait un geste dégoût, va à la fenêtre, l'ouvre.

DAPHNÉE. — Oh, elle est lourde.

LUC. — Oui, elle est très lourde. Tu n'as pas une robe propre pour elle ?

DAPHNÉE. — La petite djellabah indienne que je lui avais achetée pour Noël, elle ne l'a jamais portée. Elle est pliée dans sa valise.

LUC. — Tiens, c'est celle-ci ? Elle est très jolie.

DAPHNÉE. — On me laissera l'enterrer moi-même ?

LUC. — Oui, Daphnée, c'est ta petite fille. Et à présent nous allons laver le petit corps avec de l'eau froide, ensuite on le frotera à l'eau de Cologne. Je vais t'aider.

DAPHNÉE. — Merci.

Ils entrent dans la salle de bains. On entend couler le robinet. Luc entre.

LUC. — Ahmed, tu te sens mieux ?

AHMED. — Oui, ça va. J'ai reçu un choc, putain de merde !

LUC. — Il faut que tu tiennes le coup, Ahmed. Nous serons interrogés toute la journée de demain et qui sait, après demain. Ils t'emmèderont peut-être plus parce que tu es arabe. Tu as un casier judiciaire vierge ?

AHMED. — Moi oui, mais mon cousin est en prison.

LUC. — Ça ne fait absolument rien. Nous allons compter sur des très bons avocats, fais-moi confiance. Bois une goutte de bourbon, ça remonte. Jean, le téléphone est toujours mort ?

JEAN. — Oui.

AHMED, *le bourbon.* — C'est fort !

LUC. — Dès qu'il remarquera tu me le diras. Tu vas mieux, conlasse de travelo ?

MICHELINE. — Luc, je t'en prie, je me sens mal.

LUC. — Si tu veux, tu peux rentrer déshabiller ta mère, il se fait tard pour toi !

MICHELINE. — Luc, je t'en prie.

LUC. — Tiens, Ahmed, va chercher le berceau, s'il te plaît.

AHMED, *il sort.* — O.K. Luc !

VOIX DE DAPHNÉE. — Luc, viens voir ? Je l'ai déjà bien lavée !

Luc entre dans la salle de bains.

MICHELINE, *va vers Jean, qui est toujours au téléphone.* — Mais c'est ignoble ! C'est ignoble !

JEAN. — Et toi, qu'est-ce que tu vas faire de ta mère quand elle mourra ?

MICHELINE. — En tout cas pas ce spectacle sordide !

JEAN. — C'est toi, le spectacle sordide ; tu es le seul spectacle sordide ici.

MICHELINE. — Jean, je t'en prie, ce n'est pas la peine de me dire des choses aussi terribles que celles que vous m'avez dites ce soir !

JEAN. — Tout le monde se dit des choses terribles, connasse de travelo.

AHMED, *rentre avec le berceau.* — Luc ! Je le mets où, le berceau ?

VOIX DE LUC. — Au centre de la pièce ! Tu écarter les meubles pour faire de la place.

AHMED. — Mais vous avez pas des pleureuses, chez vous !

JEAN. — Ah, non, il ne manquera plus que ça ! Bon, qu'est-ce qu'on peut faire ?

AHMED. — On dispose les chaises autour ?

JEAN. — Je crois que ce n'est pas nécessaire.

MICHELINE. — Mais pourquoi qu'on ne fait pas ça chez elle ? Pourquoi ici ?

JEAN. — C'est ici, chez elle, idiotie ! taré ! Ta gueule, taré !

Il va à la fenêtre.

VOIX DE LUC. — Tu l'as bien séchée ? Tiens, on va la froter à l'eau de Cologne, elle sent déjà un peu mauvais.

VOIX DE DAPHNÉE. — Merci, Luc.

JEAN. — Tiens, regarde, Ahmed, en face, elle continue à brûler, la tour !

AHMED. — Le feu doit être à l'intérieur de la machinerie, dans le cœur de l'immeuble. Quelle merde, ces tours ! C'est pas drôle pour les pompiers !

JEAN. — C'est pour ça qu'ils ont coupé le téléphone ! Ils ont besoin de toutes les lignes du central. Mais qu'est-ce qu'il fait froid, dis donc !

Il ferme la fenêtre.

LUC. — Viens, Daphnée.

Luc et Daphnée entrent, Daphnée tenant le corps de Katia habillée d'une djellaba.

DAPHNÉE. — Merci. (*Elle dépose le corps dans le berceau.*) J'ai oublié de la coiffer.

LUC. — Va chercher la brosse, Daphnée.

DAPHNÉE. — C'est au peigne qu'il faut la coiffer. Elle a les cheveux très fins.

LUC. — Tu peux me prêter ton peigne, s'il te plaît, Micheline ? Je te remercie. Tiens, Daphnée.

MICHELINE. — Est-ce que chez elle c'est ouvert ? Je préfère attendre la police chez elle.

DAPHNÉE. — Qu'est-ce qu'elle est monstrueuse, cette fille, oh là là, et comme elle s'habille ! Tu es un singe,

mon pauvre vieux ! Ça se voit à cent mètres que tu es un travélo !

MICHELINE. — Je peux avoir la clé de chez elle, Ahmed ? J'attendrai la police là-bas !

DAPHNÉE. — Attends dans le couloir, chérie, tu es pas reçue chez moi !

LUC. — Va attendre dans le parking, tu te feras peut-être violer !

AHMED, rit. — Allez, calme-toi, Micheline !

MICHELINE. — Donne-moi la clé de chez elle, espèce de sale Arabe !

AHMED, la gifle. — Ça va pas, toi ? A qui tu parles ?

LUC. — Calme-toi, Ahmed.

JEAN. — Bois un bourbon, Micheline !

MICHELINE, elle s'effondre dans les bras de Jean. — Oh, mon Dieu ! (*Jean l'aide à s'asseoir sur le divan.*) Ça va mieux, merci.

DAPHNÉE. — J'ai besoin d'air ! (*Elle court à la fenêtre, suivie de Luc.*) N'aie pas peur, je ne vais pas me jeter. Je veux seulement respirer.

JEAN. — Ahmed, est-ce que je peux te demander quelque chose ? Occupe-toi de Micheline.

AHMED. — Elle m'a insulté !

JEAN. — Elle n'est pas dans son état normal, Ahmed. Elle est effrayée, c'est tout. Allez, va, ne complique plus les choses !

AHMED. — Je te présente mes excuses, Micheline, j'ai vu rouge, tu vois.

MICHELINE. — C'est moi qui m'excuse ! Mon Dieu, comment est-ce que j'ai pu dire ça ?

AHMED. — Je te pardonne, Micheline. Ne pleure pas, Micheline. Tu vas me faire pleurer, moi.

MICHELINE. — Oh, non, je ne veux pas te faire pleurer. Tiens, roule-moi une cigarette de hasch, mon chéri, je l'ai dans mon sac, là ! Tiens, c'est du bon afghan.

AHMED. — Mais je ne fume pas, moi.

MICHELINE. — Mais moi je fume, j'en ai besoin, mon chéri, roule-moi une cigarette, s'il te plaît ! Tiens ! Tiens, le papier ! Oh, Ahmed, Ahmed, j'ai peur des flics !

AHMED. — Attends que je te roule ta cigarette, ça va te calmer. Faut pas avoir peur des flics, ils peuvent rien te faire, toi.

DAPHNÉE. — Luc, tu vois là-bas, très loin, c'est bien le Sacré-Cœur ?

LUC. — Oui, ma chérie. Et au fond, là-bas, derrière les Tuileries, tu vois, là-bas, c'est illuminé, c'est Notre-Dame ! Et à droite, la Tour Eiffel, pourvu que tu te penches un peu ! C'est la première fois que tu regardes par la fenêtre depuis que tu es ici ?

DAPHNÉE. — Je n'avais jamais vraiment regardé, chez moi les vitres sont peintes en jaune. C'est très beau. On est quel an ?

LUC. — Soixante-dix-sept !

DAPHNÉE. — Déjà ? Tu te rends compte de l'âge que j'aurai en sortant de table ?

LUC. — Tu n'iras pas en table, comme tu dis. Tu iras en clinique psychiatrique quelques mois et tu en ressortiras comme un sou neuf. C'est ton brave mari américain qui s'occupera de tout, fais-moi confiance. Toi tu profiteras pour lire tes classiques et on te donnera du Valium à la place de l'acide (ce qui te fera beaucoup dormir) et à la sortie tu referas ta vie comme tout le monde.

DAPHNÉE. — Oui, comme tout le monde. J'ai compris ça de toi, au moins. Tu m'as fait beaucoup de bien, Luc. Je serai comme tout le monde.

JEAN. — On fait des apartés ? Tiens, ton horrible campagne de la Californie, ma chérie. Il est à peine frais. Tiens, Luc.

MICHELLE. — Olé ! Tiens, Ahmed.

AHMED. — J'ai pas de main libre, je roule ta cigarette.

MICHELLE. — Je tiendrai ta coupe.

Daphnée pousse un long cri, va à côté du berceau.

Luc. — Daphnée !

DAPHNÉE. — Oh, j'avais oublié qu'elle était morte !

Luc. — Daphnée, ma chérie, calme-toi, elle est bien morte. Assieds-toi, ma chérie.

DAPHNÉE. — Oh, mon Dieu ! que c'est dur de descendre après l'acide. J'ai le cerveau en marmelade !

Luc. — Eh bien, tu vas descendre très doucement, sans te brusquer. D'abord tu vas te changer, tu ne vas pas aller chez les flics habillée comme ça. Tu es une mère de famille, folle mais décente. Qu'est-ce que tu as comme robe dans tes bagages ?

DAPHNÉE. — Je ne sais pas, regarde.

Elle se déshabille.

MICHELLE. — Regarde pas, Ahmed.

Luc. — Tiens, un tailleur !

DAPHNÉE. — Oh, mais c'est mon petit tailleur, c'est parfait pour séduire les juges ! Donne ! (*Elle le met.*) Est-ce que je dois mettre mes rubis ?

Luc. — Surtout pas !

DAPHNÉE. — Voilà, je suis prête, on n'a qu'à attendre John ! Ouoi ! Vous gardez le joint pour vous seuls ? (*Elle prend la cigarette de Micheline.*) Tiens, Luc !

Luc. — Merci.

DAPHNÉE. — Mais je ne pense pas que j'ai l'air vraiment présentable pour les flics !

Luc. — Ça, personne. Mais tu es très bien comme ça.

DAPHNÉE. — Bon, O.K., si tu le dis. J'écoute toutes tes instructions, je n'en rate pas une. J'ai bien lavé Katia, je l'ai bien parfumée, je suis présentable pour les flics et les psychos, seulement, voilà, je n'ai rien à foutre dans votre histoire. Je serais partie avec le corps à New York comme je voulais le faire, il n'y aurait pas eu toute cette histoire. Voilà. Alors que vous croyez me faire du bien en m'obligeant à jouer le rôle de mère repentie. Eh bien, je ne suis pas repen-
tie parce que je ne suis pas coupable. Elle est rentrée dans le frigidaire toute seule !

JEAN. — Daphnée, personne ne t'a dit que tu étais coupable.

MICHELLE. — Personne.

DAPHNÉE. — Mais c'est encore pire. Vous me traitez en innocente, alors ! Vous ne trouvez pas que c'est pire ? Puisqu'elle est déjà morte, Katia, elle est déjà morte. Quelle est la solution que je propose ? Je vais l'enterrer dans le Maine. C'est tout. Je trouve ça assez normal. Pourquoi est-ce que je ne réussis pas à passer la frontière avec elle ? J'ai bien passé dix kilos de hasch, pourquoi est-ce que je ne passerais pas Katia ? Aux aéroports, ils ne cherchent que les armes, leurs appareils ne détectent que le métal, alors. Je suis une citoyenne américaine, ils ne fouillent pas les valises des citoyens américains, surtout si je voyage en première !

Luc. — Attendons John, Daphnée !

DAPHNÉE. — Lui il va me donner, c'est certain. Il faut que je disparaisse avant qu'il n'arrive ! Je fous le camp tout de suite ! Appelle-moi un taxi, Jean ! Il faut remettre Katia dans la valise !

MICHELLE. — Ah, non, quelle horreur !

DAPHNÉE. — Où est la valise ? Aide-moi, Luc !

Luc. — Il est trop tard pour voyager avec Katia, Daphnée. Elle est presque décomposée. Mais elle sera

enterrée dans le Maine, tu vois, je te le promets. Seulement elle ne voyagera pas dans une valise, elle voyagera dans un cerceuil bien hermétique avec tous les certificats du consulat américain en bonne et due règle. Crois-moi, ton mari s'occupera de cette affaire mieux que toi.

DAPHNÉE. — Sales bourgeois !

MICHELLE. — Qu'est-ce qui te fait rire, Ahmed ?

AHMED. — Rien, je ne sais pas, mais je ne peux pas m'arrêter ! (*Il a une crise de fou rire.*) Oh, mais qu'est-ce que j'ai, moi !

MICHELLE. — Oh, mais calme-toi, tu vas t'étrangler !

Elle lui tape sur le dos.

AHMED. — Oh, je vais mettre la tête sous l'eau froide ! (*Il sort dans la salle de bains. On entend des bruits d'eau. Toujours en riant.*) Oh, elle est glacée ! Oh, j'ai mis la tête sous l'eau glacée ! Oh !

Crise de fou rire.

JEAN. — Il a trop fumé de hasch ?

MICHELLE. — Pas du tout, même pas une bouffée. C'est sa nature. J'espère bien faire mourir ma mère d'une syncope quand je l'amènerai à la maison ! En tout cas ce sera déjà un bon motif de rupture !

JEAN. — Oh, tu rêves.

AHMED. — Michelle, une serviette !

MICHELLE. — J'arrive, mon grand ! (*À Jean.*) Tu as vu comme c'est pas un rêve ? C'est une réalité. (*Elle sort dans la salle de bains.*) Tiens, mon chou, il n'y a pas de serviette, viens que je te sèche les cheveux avec mon mouchoir ! Mais arrête, qu'est-ce que tu fais, tu es fou ?

VOIX DE AHMED. — Viens dans la baignoire !

MICHELLE. — Attends qu'on soit chez moi, mon chéri, je vais pas me faire violer dans une baignoire !

On entend des fous rires, des phrases dans le genre : non, mais pour qui tu me prends, des bruits d'eau.

JEAN. — Salope ! (*Il va fermer la porte de la salle de bains. Il va à la fenêtre.*) Oh là, la tour d'en face ! Regarde !

LUC. — Qu'est-ce qui se passe ? (*Il va à la fenêtre.*) Elle brûle ! C'est fou ! Elle continue à brûler ? Mais qu'est-ce qu'ils foutent, les pompiers ?

JEAN. — Non, mais tu crois que c'est facile, un hélicoptère qui entre dans une tour, tu te rends compte ? Je ne comprends pas comment ça se fait qu'ils n'aient pas évacué la tour ! Ah, mais c'est parce qu'il n'y a que des bureaux ! Personne n'y habite !

LUC. — Tiens, c'est pas la voiture de John ? Les pompiers ne le laissent pas passer ! Ah tiens, si, voilà !

JEAN. — Il a du mal à trouver une place. Tiens, il laisse la voiture au milieu de la chaussée. Il claque la portière. Il sera là dans une minute.

LUC, *entre dans la salle de bains.* — Rhabillez-vous, allez ! John arrive ! Allez ! Allez !

MICHELLE. — Oh, mais je suis habillée, moi ! Quelle folie !

Elle rentre en se rhabillant.

LUC. — Ahmed, tes pantalons !

Il les lui jette.

AHMED, *rentre.* — Oh, là, je vais mieux, là ! Mais je suis tout mouillé !

LUC. — Tu feras du café, Ahmed, et tu n'ouvriras pas la bouche sans ma permission. Le gars qui arrive est sous un choc, tu as compris ?

AHMED. — Oui, Luc.

MICHELLE. — Pour moi, bien fort, mon chéri. Je vais t'aider !

LUC. — Daphnée ? John est là, il monte. Tu ne veux pas me répondre ?

DAPHNÉE. — John arrive, j'ai compris. Je le connais, John.

LUC. — Jean, ça va ?

JEAN. — Mais bien sûr, ça va, vieux con.

LUC. — Micheline, pas de crise, je t'en prie !

MICHELINE. — Oh, mais je n'ai jamais été aussi calme !

AHMED. — Allez, moi je m'occupe de Micheline !

MICHELINE. — Ne me tape pas sur les fesses, tu es fou, je renverse les tasses !

LUC. — Toujours pas de tonalité.

JEAN. — Je pense qu'il faudrait lui couvrir le visage. C'est monstrueux comme il est boursoufflé.

LUC. — Laisse-le comme ça. (*Bruit d'ascenseur, Luc s'avance, ouvre la porte au moment où John arrive.*) Hello, John. Come in.

JOHN, *entre*. — Hello, Luc ? Hello, Jean ? Hello, Micheline ?

JEAN. — Hello, John.

MICHELINE. — Hello, John. This is Ahmed.

AHMED. — Bonsoir.

JOHN. — Hello, Ahmed. (*Il va au berceau, il regarde à l'intérieur un moment.*) What's happened, Luc ?

LUC. — May be you should ask Daphnée, John.

JOHN. — Daphnée, do you hear me ?

DAPHNÉE. — I listen to every thing and every body, John. It am absolutely all right.

JOHN. — What's happened ?

80

DAPHNÉE. — Je n'ai pas envie de parler l'anglais !

JOHN. — Then speak me in french, Daphnée. Please, explain me !

DAPHNÉE. — Elle est entrée dans le frigidaire. Elle est entrée dans le frigidaire, c'est tout. C'est un accident qui arrive aux enfants ! Aux Etats-Unis il y a constamment des enfants coincés à l'intérieur des frigidaires ! Tout le monde sait que les frigidaires c'est construit pour les adultes, merde !

JOHN. — Oh, my God !

Il s'effondre.

DAPHNÉE. — Ahmed, s'il te plaît, sers-moi une tasse de café pour mon mari, s'il te plaît. Mets-lui plein de bourbon dedans.

Daphnée va à la cuisine.

Jean va tenir John par l'épaule pendant qu'il pleure.

JEAN. — John, please !

JOHN. — I don't understand, she was alive, and beautiful, and perfectly healthy, on Christmas day, she was playing with her toys, how could it happen ?

DAPHNÉE. — Elle est entrée dans le frigidaire, elle est entrée dans le frigidaire, elle est entrée dans le frigidaire, elle est entrée dans le frigidaire !

MICHELINE. — Mais pourquoi tu ne l'as dit à personne, Daphnée ?

DAPHNÉE. — Qu'est-ce que ça aurait changé ? Elle était déjà morte ! Alors, tu me le donnes ce café-bourbon, Ahmed ? Reste pas là la bouche bée comme un con, Take that, John, it's plenty of alcohol, just as you like ! Quickly, John, we are going to the police. Hurry up ! Hurry up ! Où est mon manteau ? Allez, on va chez les flics. Qu'est-ce qu'on fait à traîner ici ? Pourquoi est-ce que je ne l'ai pas dit tout de suite ? De toute façon, c'était ma fille à moi, pas à vous, alors

81

je fais ce que j'en veux. Et ensuite, je voulais traîner ici le plus longtemps possible, je savais que c'était la dernière fois que je travaillais. De toute façon aucun danger, une folle comme lui c'est pas dangereux, tu peux te laisser aller à ton rêve ! Parce que je suis très rêveuse, tu ne peux pas comprendre ça, toi, l'amerlo ! Et mon rêve à moi c'est lui, c'est Luc ! Ça arrive à tout le monde, bien sûr, mais chez moi c'est plus fort, je ne sais pas pourquoi ça m'aveugle. Please, John, let's go. I am really very tired !

JOHN. — Of course, Daphnée.

DAPHNÉE. — Take Katia's body, please. We are going back home !

JOHN. — Yes, my dear. But we must go to the police-station.

DAPHNÉE. — Oui, mais on va pas laisser le corps ici, Jean et Luc, on les a déjà assez fait chier comme ça. On le met à la maison en attendant la police, et nous deux on va au commissariat !

JOHN. — O.K. Daphnée.

En allant chercher Katia il s'effondre.

JEAN. — I'll do it, John. Aide-moi, s'il te plaît, Ahmed. (Il va arranger la couverture de Katia.) Regarde, Ahmed !

LUC. — John, remember it's just an accident !

JOHN. — But who will believe it Luc ?

LUC. — You will believe it ! You ! If you don't believe it, nobody will ! Do you understand ?

JOHN. — Yes, I do, Luc. Thank you. Oh, my God !

AHMED. — C'est un trou de balle.

JEAN. — Oh, merde, Luc, viens, s'il te plaît. Elle a un trou de balle dans la nuque !

Luc va au berceau.

82

AHMED. — Micheline, la petite a été tuée d'une balle !

MICHELINE. — Oui, j'ai compris. Tais-toi !

JOHN. — What's happened ? What's happened ?

LUC. — Katia was killed by a gun.

JOHN. — Oh, my little child !

DAPHNÉE. — C'est avec votre revolver que je l'ai tuée. Je l'ai emprunté parce que je l'ai vu dans le placard, entre les draps.

JOHN. — Bitch ! Bitch ! Bitch !

Il va frapper Daphnée. Jean, Luc et Ahmed les séparent. Micheline court avec un verre de bourbon qu'ils font boire à John pendant que Jean va faire assseoir Daphnée dans le fauteuil. Il restera avec elle, lui tenant la main.

JEAN. — Il t'a fait mal ?

DAPHNÉE. — Oh, non, ça va.

JOHN. — I'll kill you ! Bitch ! I'll kill you !

Il se dégage des autres et court essayer d'étrangler Daphnée. On les re-sépare, c'est cette fois-ci Luc et Ahmed qui lui donnent des coups de poings.

LUC. — Sous la douche ! On va le foutre sous la douche !

Luc et Ahmed sortent, entraînant John.

Des bruits de lutte, d'eau, etc., pendant :

VOIX DE JOHN. — Oh, my little baby, oh, my little baby !

VOIX DE LUC. — Mets-lui bien la tête sous l'eau !

DAPHNÉE. — Un bourbon, please, Micheline. (Micheline lui donne la bouteille.) Thank you !

JOHN. — Let me go, you, bastard !

83

Luc et Ahmed entrent, tentant de maîtriser John, ils sont tous les trois mouillés.

I'll be quiet, I promise, I promise, Luc. I only want to ask a question to Daphnée !

DAPHNÉE. — On dit Daphnée, on dit pas Daphnie. Daphnie c'est un nom de chien. Alors, cette question ?

JOHN. — Why dit you kill her, baby ?

DAPHNÉE. — Parce qu'elle était plus petite et qu'elle ne se serait pas résistée. Elle ne voulait pas se séparer de moi d'un centimètre, et moi j'avais la tête ailleurs ! C'est Luc qui me prenait tous les sens ! J'étais plus une mère, j'étais une amoureuse !

LUC. — Arrête ton char, Daphnée !

DAPHNÉE. — Je parlais avec John ! Do you understand me John ? No, you don't, dirty american ! You don't understand nothing !

JOHN. — I'll kill you ! I'll kill you !

Il se précipite sur elle, Ahmed lui fait une clé derrière le dos, aidé par Luc.

LUC. — John ! John ! Please !

JOHN. — Oh, my God ! Oh, my God !

Il s'effondre, Ahmed le relâche. Jean protège toujours Daphnée.

LUC. — Ah, voici la tonalité.

MICHELLE. — Ben, appelle les flics. Le numéro est sur le cadran. John ? Viens, Jean, il faut s'occuper de John, je ne parle pas l'anglais. Il est dans une sorte de catalepse.

JEAN. — C'est à toi de t'occuper des hommes, con-nasse de travelo !

MICHELLE. — Le voilà qui fait sa crise, lui aussi. Seat down, you ! Tiens, Ahmed, il faut l'asseoir, aide-moi.

Ils le font.

AHMED. — Il est dans un shock, le pauvre.

JOHN. — I would like a coffee, please.

MICHELLE. — Il y a du café ?

AHMED. — Mais il est froid.

MICHELLE. — Ça ne fait rien. (Ahmed va chercher un verre de café.) Don't you want a drink, John ? Tu vois comme je parle l'anglais ? A whiskey ?

JOHN. — No, thank you, Michelle. I fill better.

AHMED. — Tiens le café, John. (Il le remue avant de le lui donner.)

LUC. — Les flics ne répondent pas.

MICHELLE. — Un trente et un décembre, le central est débordé.

LUC. — Allô ? Allô ? Ça c'est coupé, merde !

Il refait le numéro.

DAPHNÉE. — Ils répondent pas, les flics ?

LUC. — Non.

DAPHNÉE. — Ca va, Jean, ne te colle pas à moi, s'il te plaît. Je veux bouger ! (Elle va à la fenêtre, l'ouvre.) Ahmed la suit, surveillant ses mouvements.) Oh, mais l'incendie est fini, tiens, les pompiers qui se tirent. Tu as laissé la Cadillac au milieu de la rue, John.

LUC. — Merde, voilà, ça ne répond pas !

DAPHNÉE. — Ça ne fait rien, allons tous au commissariat. On peut tous rentrer dans la Cadillac. On mettra Katia dans le coffre, elle en a l'habitude. Allez, on fera du cent dix à l'heure sur les berges de la Seine, ça va nous dégriser ! Et vous me déposerez à la porte de l'hôpital Dieu, avec Katia. Je dirai qu'elle est entrée dans le frigidaire quand j'étais saoule. Ils vont pas y faire trop attention. Aujourd'hui il doit y avoir plein

d'urgences. Je saurai jouer mon rôle à fond, mais alors, John, il faut que tu m'aides !

JOHN. — I will say nothing but the true, Daphnée !

DAPHNÉE. — Ah, bon, j'ai compris. J'en ai pour vingt ans de taule, alors. La vérité, la vérité... Allez, alors, ces flics, ils arrivent ? On bavarde, on bavarde... Ils ne répondent pas ?

Luc racroche.

LUC. — Daphnée ?

DAPHNÉE. — C'est à moi que tu parles ?

LUC. — Oui, c'est à toi, et tu vas me répondre. Pourquoi est-ce que tu as tué Katia, Daphnée ? Réponds-moi !

DAPHNÉE. — Elle me dégoutait. Ça suffit. Tiens, tu as une cigarette normale ? Regarde, qu'est-ce qu'il y a comme néon, dans cette ville ! Ils éteignent jamais ?

LUC. — C'est le premier de l'an.

DAPHNÉE. — Oh, c'est vrai, soixante-dix-sept ! On entend les pétards !

LUC. — Oui, c'est la fête, enfin, la fin de la fête.

DAPHNÉE. — Tu es intelligent, toi. C'est peut-être ce qui m'a séduit le plus chez toi. Ça et l'odeur de tes cheveux. Et toute ton odeur, ça m'a rendue folle depuis que je te connais, quoi. L'odeur de tes aisselles, de tes pieds. C'est pour ça que je passais mon temps fourrée ici. Je volais tes vêtements sales, tu vois, et je m'endormais avec le nez fourré dedans. Ça m'a absorbée complètement, je suis devenue folle... Mais à présent je suis guérie, tu vois, tu ne me dis plus rien.

LUC. — Tant mieux, Daphnée. Veux-tu que je vienne avec toi au commissariat ?

DAPHNÉE. — Non. Je voudrais que vous me laissiez partir avec Katia. Je veux l'enterrer dans le Maine, moi-même !

LUC. — Tu sais que c'est impossible.

DAPHNÉE. — C'est pas impossible si vous m'aidez ! C'est moi qui l'ai tuée c'est moi qui vais l'enterrer. C'est une histoire entre elle et moi, vous n'avez rien à foutre ! Raccompagnez-moi à Orly ! Luc, s'il te plaît !

JOHN. — You are sick, baby. You are very sick. It's may be my fault, but you are very sick ! I will find the best doctors for you and everything you need. Trust me, Daphnée, please.

DAPHNÉE. — Mais je t'attends depuis des heures ! Allons-y donc, à ce commissariat ! Allons-y donc ! Allons-y ! Je vais appeler l'ascenseur !

Elle va sortir.

LUC, *la retient.* — Daphnée !

DAPHNÉE. — Lâche-moi, pédale !

JOHN. — Daphnée, it's better to wait here.

DAPHNÉE. — Moi je ne veux pas rester ici. Je veux faire quelques pas dans la rue ! Je ne suis pas sortie de cette tour depuis une éternité ! Je vais aller à la préfecture à pied, je n'ai qu'à suivre les quais de la Seine ! Qui vient avec moi ? Alors, personne ne vient avec moi ? Vous aimez mieux l'air conditionné ? Ça vous arrangerait plutôt ! Vous préférez me voir crever que me voir souffrir, alors, ça vous soulagerait que je crève ! C'est comme ça que je l'ai tuée, elle aussi ! Ça m'a vachement soulagée !

LUC. — Nous viendrons tous avec toi, Daphnée.

DAPHNÉE. — Merci, Luc.

Elle s'effondre dans les bras de Luc, qui la rassoit.

JEAN. — John, put your overcoat, please.

JOHN. — Thank you, it was raining in the country.

JEAN. — Well, it dit snow here in Paris just at midnight. Do you have the keys of your car, John ?

JOHN. — Yes, thank you.

JEAN. — Give them to me. I will drive. Luc, tu crois que c'est utile de nous faire accompagner par Ahmed et Micheline ?

LUC. — Non, je ne crois pas. De toute façon il faut que quelqu'un reste ici avec Katia. Mais tu peux rester si tu veux.

JEAN. — Tu es fou, je viens avec vous. Mets ta canadienne.

LUC. — Ma canadienne, tu l'as envoyée au pressing.

JEAN. — Oh, suis-je con. Mets mon pardessus, tiens, je mettrai la cape marocaine.

LUC. — Merci.

JEAN. — Micheline, on vous appelle tout à l'heure, on verra comment ça se passe. Peut-être vaut-il mieux transporter Katia à côté, il se peut que vous nous attendiez pendant des heures.

AHMED. — On la gardera ici, Jean. C'est mauvais de laisser les enfants morts tout seuls. Tu n'auras pas peur, hein, Micheline ?

MICHELINE. — Bien sûr que non. Mais à mon avis John devrait téléphoner à l'ambassade américaine avant d'y aller.

JEAN. — John, don't you think it's better to call the American Embassy before going to the police ?

JOHN. — Before coming I did call my father in Boston, he is a very important person, he's doing the necessary.

JEAN. — That's perfect, John. Your coat, Daphnée.

DAPHNÉE. — Thank you, la folle. Oh, qu'est-ce que j'ai dans la poche ? Le revolver ? (*Elle va contre la porte, elle menace tout le monde.*) N'approchez pas, je vais partir !

88

Elle sort.

JEAN, à Luc. — C'est toi qui le lui a mis dans la poche ? Mais tu es fou ! Tu es fou !

*On entend un coup de feu. Tout le monde, sauf Luc, sort sur le palier en disant : Daphnée, merde !
John, Micheline, Ahmed et Jean rentrent, Ahmed tenant Daphnée avec une éraflure à la gorge, qu'ils couchent sur le divan.*

LUC. — La mouette ! La mouette qui veut voler dans l'évier ! Elle est en pleine forme !

AHMED. — Elle n'est pas morte. La balle lui a à peine éraflé la gorge, ici.

LUC. — Elle veut voler Elle veut voler ! (*La mouette housse des cris, il la prend, il va à la fenêtre.*) Vole ! Vole ! (*Il la lâche.*) Elle vole ! Elle vole !

AHMED. — Elle vole ? (*Il va à la fenêtre.*) Elle vole ! Elle vole !

DAPHNÉE. — Luc ! Luc ! Luc ! Luc ! Luc !

Elle continue à répéter « Luc » pendant que :

MICHELINE. — Je vais appeler une ambulance !

Elle fait un numéro.

JOHN. — Oh, my God !

Il s'effondre.

JEAN. — John, be strong ! Please, John ! Je vais chercher de l'alcool !

Il sort dans la salle de bains.

MICHELINE. — Ça répond ! Carrefour de la Défense, une ambulance, s'il vous plaît ! Mais vous n'êtes pas une ambulance ? C'est un cas urgent, il y a une femme blessée et un bébé mort. Non, l'incendie est dans la tour d'en face ! Mais c'est insensé ! Il me dit d'aller

89

chercher une ambulance en bas ! Il paraît qu'il y a plein de blessés ! Toutes les ambulances sont là !

AHMED. — Ils ont pas pu maîtriser le feu ! Regarde comme elle flambe, cette tour ! Ça, merde, quel boulot pour les pompiers !

JEAN, *rentre de la salle de bains.* — Quoi ? Encore !
(*Il va à la fenêtre.*) Mais c'est une catastrophe !

Ahmed, Micheline et Jean restent à la fenêtre pendant que Luc va vers Daphnée, qui continue à répéter « Luc, Luc, Luc ». John reste à part.

AHMED. — Oh, la mouette, là-bas ! Elle tourne autour du feu ! Hé, la mouette ! Connasse ! Elle va se brûler ! Elle est comme un papillon qui va sécraser contre le feu !

MICHELINE. — La corne de brume ! Tiens, Ahmed !
(*Ahmed souffle dans la corne de brume.*) Reviens, connasse !

MICHELINE. — Oh, mais cette mouette, elle est complètement folle ! (*Ahmed continue à sa corne de brume. Micheline l'encouragera en disant :*) Vasy ! Plus fort ! Elle a écouté ! Oh non, la connasse, elle tourne autour de la tour en flamme ! Elle a peut-être froid ? Ces bêtes sont idiotes ! Mouette, reviens ! Oh, elle s'approche trop des flammes ! Souffle plus fort, Ahmed !

Jean s'éloignera d'eux et s'approchera de Daphnée et Luc, tout en restant distant.

LUC. — Je suis là, Daphnée.

DAPHNÉE. — Je me suis ratée. Mon Dieu, quelle idiotie ! Je me suis ratée !

LUC. — Viens que je te soigne ça.

JEAN. — Tiens, l'alcôol ! L'idiot, je l'avais à la main.

LUC. — Ce n'est rien, ce n'est qu'une blessure superficielle.

DAPHNÉE. — Merci.

AHMED. — Elle s'en va ! Elle a flairé l'odeur de la mer, regarde comme elle repart là-bas.

MICHELINE. — Elle redescend la Seine !

LUC. — Daphnée ?

DAPHNÉE. — Oui ?

LUC. — Je t'aime beaucoup.

DAPHNÉE. — Merci.

LUC. — Tu es capable de marcher ? Viens, nous allons descendre, toi et moi, et nous irons à pied au commissariat.

DAPHNÉE. — O.K., aide-moi.

LUC. — Ca va ?

DAPHNÉE. — Oui, ça va.

LUC. — John, Jean, vous êtes prêts ?

JEAN. — Let's go, John.

JOHN. — I'll take the body with me in the car.

JEAN. — It's better to let it here, John.

JOHN. — I said I take and I take it !

LUC. — Qu'est-ce que tu veux, laisse-le faire.

JEAN. — Then put it in a blanquet, John.

JOHN. — Thank you.

DAPHNÉE. — Adieu, Micheline.

MICHELINE. — A bientôt, Daphnée.

DAPHNÉE. — Adieu, Ahmed.

AHMED. — Au plaisir, Daphnée.

JEAN. — Tu restes ici, je t'appelle, Micheline. Courage, mon chou.

DAPHNÉE. — Tu m'apporteras des oranges ?

AHMED. — Je t'apporterai toutes les oranges de la Tunisie !

DAPHNÉE. — Où est mon beauty-case ? Je veux mes rubis, je les mettrai en prison.

LUC. — Tiens, ma chérie.

Daphnée, Luc, Jean et John sortent, Luc soutenant Daphnée, John emmenant Katia.

AHMED. — Ouf, qu'on cache ce berceau !

MICHELINE. — Oh, oui, mets-le dans la salle de bains !

AHMED. — Tu veux que je te fasse un café, Micheline ?

MICHELINE. — Tu serais un ange, Ahmed, il faut que je t'avoue quelque chose : je ne suis pas riche. Je suis une mythomane. En fait j'habite dans une chambre de bonne, rue Monsieur-le-Prince. Je ne m'habille en femme que pour sortir le soir.

AHMED. — Comment, toi aussi, tu habites rue Monsieur-le-Prince ?

MICHELINE. — Pourquoi, toi aussi ?

AHMED. — Ah, oui, j'ai démenagé hier, c'est mon beau-frère qui m'a trouvé la piaule.

MICHELINE. — A quel numéro ?

AHMED. — Le trente et un.

MICHELINE. — Mais c'est toi l'Arabe qui a emménagé hier ?

AHMED. — C'est toi le garçon à lunettes qui m'a aidé à monter le matelas ?

Micheline court chercher ses lunettes.

MICHELINE. — C'est moi !

AHMED. — Et tu m'avais reconnu ?

MICHELINE. — Ah non, je suis complètement myope !

AHMED. — Ça, c'est le destin, alors !

MICHELINE. — Tu me préfères en homme ou en femme ?

AHMED. — Avec les lunettes en homme, avec la per-rugue en femme.

MICHELINE. — Oh, mon chéri, je t'adore !
Une explosion dehors. Ils courent à la fenêtre.

AHMED. — Merde, la tour qui explose !

Une série d'explosions.

MICHELINE. — Oh, merde, tu crois qu'on devrait rester ici ?

AHMED. — Oh oui, il n'y a pas de danger. Regarde la voiture, là. Ils ont mis la petite Katia sur le porte bagages ! Ils sont montés tous dedans ! C'est Jean qui conduit.

MICHELINE. — Tant mieux, il est le seul à garder la tête froide.

AHMED. — Allez, tout ça c'est du passé, Micheline. Oh, merde, le café qui brûle !
Il va s'occuper du café.

MICHELINE. — Oh, Ahmed, regarde, regarde, la voiture se dirige vers la tour à toute vitesse !

AHMED. — Elle rentre dedans, putain de merde ! Ils brûlent ! Ils brûlent ! Ils sont tous morts ! Ils sont tous morts !

MICHELINE. — Oh, mon Dieu, Ahmed, protège-moi !

AHMED. — Je suis là, Micheline, n'aie pas peur !

MICHELINE. — Parfois Dieu arrive si soudainement.